





Le Seuil

Enjeu socio-spatial de l'habitat collectif

Jean Larivé & Fanny Pucci
Énoncé théorique du Projet de Master
EPFL - ENAC -SAR
2017 - 2018

Sous la direction de :

Prof. Vincent Kaufmann, professeur énoncé théorique
Prof. Luca Ortelli, directeur pédagogique
Alessandro Porotto, maître EPFL

Sommaire

Avant-Propos

I/ Introduction

Expansion des villes suisses
Démographie, évolution de la société
Les solutions alternatives

II/ Logements communautaires

Définition
Approche historique et sociologique des
logements communautaires
Les sphères du logement

- *Habiter*
- *Partager*
- *Utiliser*

Analyse des logements communautaires

- *Le Familistère, André Godin*
- *Narkomfin, Milinis et Ginzburg*
- *Robin Hood Garden, A. et P. Smithson*

Conclusion

Notes

III/ Le seuil

L'appropriation, l'identification et la versatilité

Le seuil à l'échelle du quartier

- *Les plaines de jeux, Aldo Van Eyck*
- *Ecoquartier la Jonction, Dreier et Frenzel*
- *Le Quartier des Grottes, Genève*

Le seuil à l'échelle de l'immeuble

- *De Drie Hoven, Herman Hertzberger*
- *Logements sociaux SAAL, Alvaro Siza*
- *Kraftwerk 2, Adrien Streich*

Le seuil à l'échelle du logis

- *Casa Patriziale, L. Snozzi et L. Vacchini*
- *Quinta da Malagueira, Alvaro Siza*
- *Frame(s), Dogma, P.V. Aureli et M. Tattara*

Notes

IV/ Conclusion

Bibliographie

Sources des illustrations

Remerciements

Avant-propos

Il y a de cela six mois, lorsque nous avons décidé du sujet pour ce travail de fin d'études, notre choix s'est porté sur les rapports qu'entretiennent les habitants au sein d'un même logement. Parfois d'ordres physique, visuel ou même psychologique, ces rapports tendent à disparaître si bien qu'ils sont parfois inexistants. La différenciation démographique, le statut social ou encore la diversité culturelle peuvent expliquer le renfermement des gens sur eux-mêmes mais d'autres éléments semblent entrer en compte. Le manque d'ouverture de notre société est une excuse, un raccourci difficilement acceptable face à l'enjeu, et des réponses doivent être apportées pour intégrer les gens à leur société, à leur habitat.

Pour cibler nos recherches, nous nous sommes intéressés aux grandes villes suisses car leur mixité sociale et la diversité de leur population est représentative selon nous des enjeux du vivre ensemble. Dans son histoire, le logement a toujours dépendu des modèles de relations sociales propres à une société. La mixité sociale, la volonté de vivre avec autrui ou la recherche d'un rapport de proximité doivent dès lors être remis au centre des débats. Immédiatement, ce questionnement appelle à revoir les formes architecturales, en particulier ces lieux ou espaces à la fois intimes et propices au partage ou à la rencontre. Ces « *espace intermé-*

diaires » entre sphère privée et sphère publique, ce seuil.

Pour répondre à cette problématique, nous chercherons des réponses du côté de la sociologie et de l'architecture. Si les mentalités ont changé, que notre société a évolué vers une quête d'individualisme, nous pensons que l'architecture a joué un rôle et que peu d'éléments ont été mis en place pour ouvrir les esprits et permettre la découverte des autres.

Notre énoncé se décompose en trois parties. La première tend à faire un état des lieux. Comprendre les logements suisses, la situation des rapports mais surtout comprendre quelle est la population qui habite en ville. Nous étudierons ensuite les logements communautaires par une approche sociologique. L'objectif est de discerner comment ces habitations ont réussi à faire vivre les gens en communauté tout en préservant leur intimité. Nous pensons que des éléments peuvent être réinterprétés ou au moins donner des pistes. En outre, puisque le partage entre individus semble se dérouler dans des lieux spécifiques, il s'agira de les analyser, de comprendre la spécificité du rapport à l'autre pour en saisir la relation à l'espace. Enfin, une partie est dédiée au seuil, ces interstices ni complètement privés ni complètement publics, espaces difficilement appropriables par les locataires mais espaces de vie, de rencontre, lieux où semblent se nouer tous les rapports entre les habitants d'un même logement.

I

Introduction

Expansion des villes

Depuis les années 2000, la majeure partie des villes suisses et particulièrement celles de l'arc lémanique connaît une véritable pénurie de logements.

Pour répondre à la demande, des projets et des solutions sont mis en place pour offrir des logements supplémentaires dans de brefs délais. Mais ce genre d'idée donne une impression de déjà-vu.

En effet, dans les années 70, une crise du logement avait déjà éclaté et s'en est suivie une importante production de logements sociaux. Ces constructions ont profondément changé le visage de l'urbanisme suisse et ont laissé des traces indélébiles dans la ville. Les préceptes de l'architecture fonctionnelle se sont propagés dans toute la Suisse et les projets de constructions sont partis dans des directions parfois opposées : d'une part, la réalisation intensive de « *machines à habiter* » et de préfabriqué, de l'autre, le développement de modèles davantage liés à la tradition individuelle.

Avec le recul que les années nous ont donné, il est intéressant d'observer ce que ces constructions ont offert aux villes et aux habitants. Même si l'étalement urbain est de plus en plus ressenti comme une calamité, aucune ville ne déroge à la règle et leurs frontières tendent à s'agrandir. De nombreuses études ont effectivement montré que l'étalement constitue la tendance dominante du développement à l'échelle de régions urbaines¹. Cette politique sociale fondée sur des idées de justice et d'égalité provoque des conséquences dévastatrices quant à la convivialité et la mixité. Les réalisations contemporaines répondent à des aspects fonctionnels, loger à bas coût. Il y a dans ces modèles des aspirations de vie individuelles et non pas d'ouverture aux autres.

Démographie, évolution de la société

En ce qui concerne les habitants, il est aussi important de comprendre leur évolution au cours de ces dernières années et surtout la tendance qui donne aux villes suisses une identité particulière.

Alors que depuis les années 70 les gens quittaient la ville, la situation s'est récemment inversée. En effet, depuis le début des années 2000, les villes semblent avoir renoué avec la croissance. Néanmoins, au regard des chiffres, on se rend compte que ces notes positives sont uniquement dues à une bonne immigration et que selon les recherches, les résidents de longue date quittent progressivement la ville. C'est la population d'origine étrangère qui est donc le moteur de la croissance. Elle a pour effet un rajeunissement de la structure de la population. Ces faits ont une influence quant à la conception du logement, ils impliquent d'avoir une stratégie particulière quant à la mixité mais aussi et tout simplement quant aux typologies à mettre en place. Qui vit aujourd'hui en ville et quelles relations sont envisageables entre ces individus ?

Les solutions alternatives

Nous avons pu constater que ces dernières décennies, les innovations architecturales n'ont pas été nombreuses par rapport à une société en constante évolution et que les habitations sont restées rigides, de plus en plus renfermées et individuelles. Néanmoins, des solutions alternatives telle que la coopérative d'habitation, ou des systèmes de colocations naissent progressivement et mettent la question du vivre ensemble au cœur de leur projet.

L'objectif de ces coopératives d'habitation est de faire participer les futurs habitants et d'établir des projets qui favorisent les rencontres au sein de l'habitat. Dans une société paradoxalement individualiste mais à la recherche des autres, il s'agit d'une réponse intéressante et innovante qui a le mérite de toucher directement la mixité des individus. Ces projets s'appuient sur des stratégies foncières innovantes telles que la mise en commun de fonds appartenant aux habitants, en construisant sur des terrains en droit de superficie ou en utilisant des espaces mis à disposition par les communes, les cantons ou même la Confédération. L'objectif est de soustraire le logement à la spéculation. Concrètement, pour les habitants, cela se traduit par remplacer l'investissement souvent important de l'achat du terrain par une redevance annuelle.

Mais c'est surtout en son sein que la coopérative est innovante. La vie en communauté est réglée par les habitants et ces derniers définissent ensemble la gestion des espaces collectifs. La volonté première est d'éviter la surconsommation d'espace et de surface par personne. Ainsi, on retrouve parfois des chambres d'amis que tous les habitants se partagent pour ne pas laisser une pièce inoccupée pendant trop longtemps. Dans cette même logique, certaines coopératives demandent même à des familles de déménager suite au départ d'un enfant. On retrouve également de nom-

Introduction

breuses pièces communes telles que des salles de réunion, des terrasses ou des salles de sports qui cherchent à favoriser les échanges entre les habitants. Enfin, des services qui facilitent la vie quotidienne sont proposés comme une buanderie commune, un service pour garder les enfants en bas-âge ou encore des véhicules partagés.

Cette courte présentation des coopératives d'habitations nous permet de faire un parallèle avec des logements communautaires. Bien qu'il s'agisse de constructions plus contemporaines, l'organisation interne et l'idée de partage des espaces de ces coopératives semblent bien tirer des leçons du vivre ensemble moderne. Dès lors, il serait intéressant de comprendre comment cette évolution s'est effectuée et surtout quels éléments ont pu être empruntés à une société qui semble si différente et si lointaine de la nôtre.

II

Logements communautaires

Définition

On parle de logement communautaire quand les espaces communs d'un habitat sont prédominants par rapports aux espaces privés. Innovation architecturale pour certains, défi social pour d'autres ou naissance de modèles de contrôle pour les plus sceptiques, le mouvement des logements communautaires ne laisse personne indifférent.

Même si le logement communautaire a une dimension politique indéniable, la population qui constitue la communauté n'est pas forcément un groupe organisé. Au départ, ce logement est destiné aux salariés des usines et pas seulement aux plus pauvres. Toute une idéologie gravite autour de ces habitats comme la volonté de vivre selon certaines valeurs. L'équité y est ainsi défendue tout comme les droits fondamentaux de l'homme. Le parti pris est de donner les mêmes chances aux individus et de protéger les plus démunis. Souvent, ces logements veulent s'apparenter à un palais et cherchent un équilibre entre le monumental et le domestique sans se soucier du rapport à la ville.

Approche historique et sociologique des logements communautaires

Les logements communautaires sont souvent apparus en suivant une idéologie philosophique, religieuse ou sociale et sont régis par des règles de vie commune. Les notions telles que le partage et la convivialité y sont par exemple fondamentales.

C'est dans les années 30 que les logements communautaires ont été grandement utilisés avec notamment la percée du fonctionnalisme. Mais il est important de noter que ces idées appartiennent au 19^{ème} siècle avec notamment le phalanstère de Fournier. Même s'il s'agit des prémices, les fondements sont clairs et l'image de la collectivité est déjà fondamentale.

Ces habitations sont le résultat de mouvements sociaux importants menés par les travailleurs. Leur volonté étant d'acquérir des droits relatifs au travail et des protections contre le non-emploi. Concrètement, pour chaque habitant, cela se traduit par un réel engagement où il défend l'intérêt collectif plutôt que ses intérêts personnels. Mais cette utopie est de courte durée. En effet, si le rêve est joli, les sacrifices semblent lourds. Vivre en communauté selon des règles strictes est une tâche ardue. Lorsque les intérêts divergent, difficile de former une cohésion et ainsi une communauté forte. L'investissement collectif qui accompagne la vie dans un tel logement est parfois jugé trop imposant et nécessite beaucoup de souplesse. Pour certains, cela est ressenti comme un frein au développement personnel. Ainsi, dès 1940, ce genre de logements décline fortement et la population va chercher d'autres types d'habitats.

Dans ce chapitre, la volonté est de faire un tour d'horizon de ces logements et de comprendre comment ils ont évolué au cours du temps. L'idée est avant tout d'observer comment se sont agencées les relations entre les individus et comment les espaces avaient été réfléchis pour permettre les interactions. Néanmoins, il faut noter que les logements

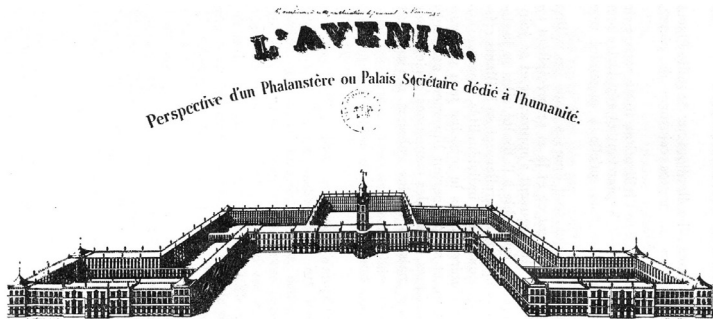


Fig.1 «Publicité du Phalanstère et de l'avenir de la vie en communauté»

communautaires s'attachent à un aspect social important. La société ayant évolué drastiquement depuis le 19ème siècle, il nous paraît évident que les schémas de l'époque ne peuvent être répétés. Mais dans l'histoire de l'habitation, la notion du « *vivre ensemble* »² n'a jamais été autant présente qu'à travers ce type d'habitation. Il est donc intéressant de les revisiter et voir quels éléments peuvent nous servir pour répondre à la crise sociale de la densité et de la mixité à laquelle nous sommes aujourd'hui confrontés.

Les sphères du logement

Pour parler de logement, il faut avant tout évoquer ce qui est en jeu. La notion d'habitat représente « *un ensemble d'usages et d'expériences qui composent un mode de vie : habiter, rencontrer, utiliser, participer* »³ Ces expériences, nous les regrouperons sous la forme de trois sphères d'activité. Ce sont les sphères d'activité du logement qui témoignent du mode de vie d'une personne. Une fois réunies, ces trois sphères définissent les qualités du logement et elles donnent à celui-ci une dimension plus ou moins politique et sociale. Ces sphères de vie sont étroitement liées à l'environnement construit qui tend à favoriser une expérience en limitant une autre. Ainsi d'un logement à l'autre, les notions d'habiter, de partager ou d'utiliser peuvent se développer différemment. Par exemple, un habitat peut pro-

poser la rencontre d'individus dans un monde convivial à travers une structure relativement ouverte quand un autre logement peut organiser ses topologies en minimisant le contact social et en réduisant au maximum cette notion de partage.

Habiter

La première sphère d'activité est donc celle de l'habiter. Habiter du latin «*habitare*», «*avoir souvent ; demeurer* » c'est, selon le Dictionnaire de l'académie française, «*faire sa demeure, faire son séjour en un lieu.* » D'une certaine manière, il s'agit des lieux qui constituent l'aisance d'une personne dans le monde et de sa sécurité ontologique. Il faut comprendre que cette notion ne s'arrête pas à une simple pièce ou à un salon. En effet, la dimension d'habiter est bien plus large et ne connaît pas la frontière du "privé". «*On peut ainsi habiter un lieu de travail, un espace public, un transport en commun. Ce qui est en jeu, c'est la possibilité de se sentir à l'aise et en sécurité dans les différents lieux que l'on fréquente au quotidien ainsi que de s'y attacher et de forger une identité.* ». ⁴ Marc Breviglieri dans "Penser l'habiter, estimer l'habitabilité" est du même avis et nous explique qu'il s'agit davantage d'une manière de réagir avec le monde plutôt que de comprendre où l'on est. Un individu habite donc un lieu quand celui-ci devient un espace de stabilité. Cette notion touche une qualité sensible qui lie l'expérience du corps à l'environnement construit. Dès lors, on comprend que si cette sphère touche à la sensibilité, elle touche chaque personne de manière personnelle et donc différente.

Partager

Il s'agit de la sphère qui regroupe les expériences et les activités où se déroulent le rapport à autrui et, plus largement, le développement d'une vie sociale satisfaisante. Il y a une notion d'engagement qui entre en jeu comme au sujet des relations familiales et amicales. La sphère du "*partager*" est propre à chacun. En effet, la conception d'un rapport satisfaisant à l'autre dépend de chaque individu. Quand certains

préféreront rester anonymes, d'autres vont chercher à se construire un réseau ou un cercle d'amis. Les espace jouent un rôle important dans le sens où, selon leur agencement, selon les proximités proposées, ils permettent d'engager plus facilement des interactions.

Utiliser

La dernière sphère, celle de l'utiliser, est celle qui amène à ressentir la qualité fonctionnelle de notre environnement. Il s'agit là des services, de l'accessibilité et donc plus largement du caractère pratique de la vie quotidienne. Là aussi, la relation à cette sphère de l'expérience est propre à chacun. Quand certains préféreront utiliser les transports en commun, d'autres chercheront avant tout à utiliser un moyen de transport plus personnel.

Si l'on analyse ces trois grandes sphères des modes de vie contemporains, on se rend compte facilement qu'il y est toujours question de ce qui motive les personnes à agir mais aussi de la façon dont les personnes interagissent avec l'espace. Cette très large définition doit nous faire comprendre une idée simple : l'approche de l'habitat est propre à chaque individu.

L'idée de ce chapitre est de mettre en avant autant les points positifs que les défauts de ces logements. En effectuant des études historiques de plusieurs modèles et en analysant leurs trois sphères d'activité, nous espérons pouvoir en tirer tous les leçons essentielles et comprendre comment les interactions étaient agencées. La société a évolué et la façon de réagir des gens n'est plus la même qu'au 19ème ou 20ème siècle. Néanmoins, les enjeux de mixité et de densité propres à notre époque entrent dans la lignée des logements communautaires. Si le succès de ces habitations a perdu son impulsion dans les années 40, de nouvelles formes d'habitat collectif naissent progressivement et donnent à penser qu'un retour à l'habitat communautaire est possible.

Analyse des logements communautaires

Jean-Baptiste André Godin, Familistère, Guise, 1884

« Ne pouvant faire un palais de la chaumière ou du galetas de chaque famille ouvrière, nous avons voulu mettre la demeure de l'ouvrier dans un Palais : le Familistère, en effet, n'est pas autre chose, c'est le palais du travail, c'est le palais social de l'avenir. »⁵

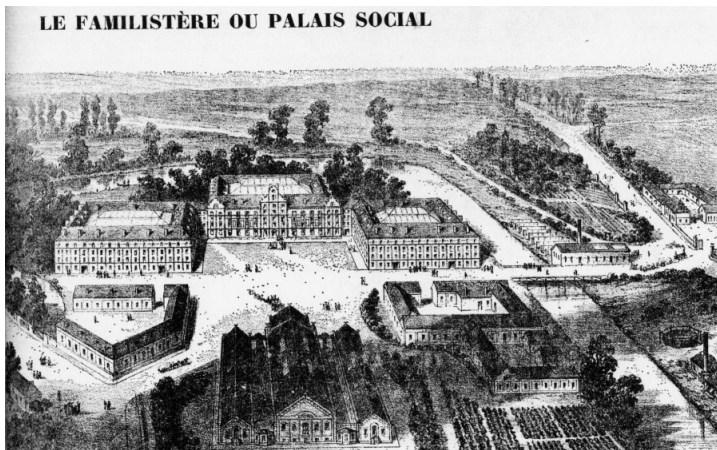


Fig.2 «Gravure du Familistère»

Jean-Baptiste André Godin, industriel français, crée en 1840 un petit atelier de fabrication de poêles en fonte de fer grâce auquel il fera fortune. Dès 1842, Godin découvre les théories de Charles Fourier et devient un socialiste phalanstérien. Sensible à l'idée de redistribuer les richesses industrielles aux ouvriers, Godin veut mettre en place une alternative à la société industrielle en plein essor à cette époque et cherche ainsi à offrir aux ouvriers le confort dont bénéficiaient les bourgeois. C'est dans cette optique que Godin construit en France le Familistère de Guise. D'une certaine manière, il s'agit d'une pure interprétation du Phalanstère de Fourier et va devenir la plus ambitieuse expérimentation de l'association du travail, du capital et du talent.

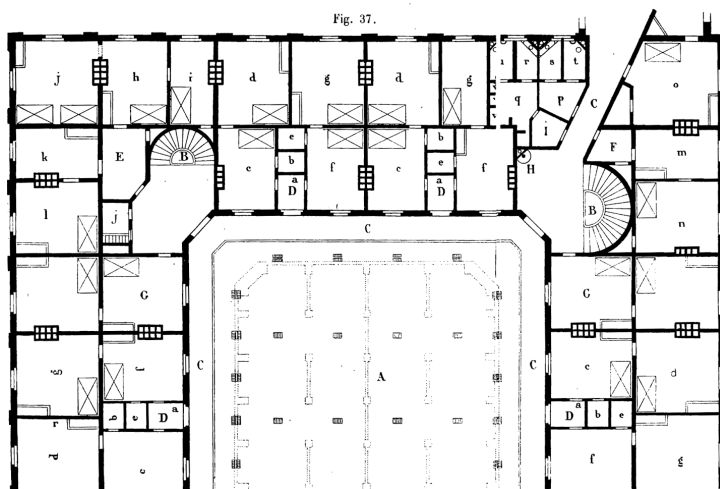


Fig.3 «Plan du Familistère»

Habiter : la richesse au service du peuple

La structure de l'habitation collective rappelle étrangement nos immeubles modernes. Les étages sont empilés les uns sur les autres et séparés par une série de parois coupe-feu de dix mètres en dix mètres qui délimitent un espace de base pour deux appartements. Le concept de ces derniers est simple. L'accès à l'habitat s'effectue depuis les cour-sives où un même vestibule dessert deux appartements. Chacun est composé de deux grandes pièces en enfilades et tous les appartements sont traversants, éclairés et ventilés par une grande fenêtre qui donne sur la cour. Les pièces font environ vingt mètres carrés avec quatre mètres de large sur cinq mètres de long et une hauteur sous plafond d'environ trois mètres. Il s'agit de beaux volumes mais pour Godin, le vrai luxe, c'est de pouvoir agencer les meubles de deux manières différentes⁶. L'espace qui prolonge le vestibule est redistribué en dégagement à usage de rangement pouvant également servir de cabinet de toilettes. Tous les appartements sont extensibles du deux pièces au six pièces. Cela

se fait selon les besoins et les moyens de chacun. Godin encourage en effet la mobilité des locataires et de nombreux échanges d'appartements sont ainsi effectués. Par exemple, un jeune ménage sans enfants se trouvera plus convenablement logé dans une seule pièce dans un premier temps puis se verra déplacé dans un appartement plus grand une fois la naissance arrivée. D'une certaine manière, il y a dans le familistère une notion d'appartement modulable. Traités de manière équitables, les familistériens ont tous un appartement qui donne à la fois sur l'extérieur du bâtiment et sur les coursives, lieu de communauté et de partage.

Partager : l'homme a besoin de l'homme

Pour organiser les circulations intérieures et les interactions, Godin s'est inspiré des seuls bâtiments monumentaux destinés au peuple jusque-là : les hôpitaux et les casernes. Néanmoins, quelques nuances sont appréciables. Par exemple, il n'y a pas d'escaliers spectaculaires du palais mais plutôt quatre cages d'escaliers en retrait, aux angles de la cour. Il s'agit de la position la plus fonctionnelle qui permet de garder la lumière et l'espace de la cour pour la vie commune. Godin dessine des escaliers semi-circulaires car c'est selon lui la forme préférable à toute autre. C'est la forme la plus commode pour tous les âges de la population. En effet, il explique que du côté de la rampe, le jeune enfant trouve les marches étroites qu'il gravit en se tenant aux barreaux. Les grandes personnes du côté opposé trouvent ces marches plus larges et plus convenables à leurs pas. La circulation horizontale est réglée par des galeries, celles-ci ont des largeurs d'un mètre trente de tel sorte que l'on puisse se croiser sans gêne, sans toutefois nuire à la lumière des appartements de l'étage inférieur. Ces rues-galeries sont inspirées par Fourier et permettent d'accéder aux appartements. Elles sont conçues comme des rues intérieures protégées des intempéries en toute saison et favorisent les rencontres. Au centre de chaque unité d'habitation, on retrouve la grande cour couverte d'une verrière qui joue le rôle d'une véritable place du village. Le lieu où toutes les rencontres convergent.



Fig.4 «Photographie intérieure du Familistère lors de la fête du travail»

Au rez-de-chaussée de ces cours se trouvaient à l'origine des boutiques, un café, une bibliothèque, des bains. Les familistériens menaient ainsi une vie sociale tout en restant entre eux dans un espace protégé. Le grand espace de la cour est aussi un espace de fête. C'est là que se tiennent les grandes cérémonies annuelles destinées à renforcer chez les habitants leur sentiment d'appartenance à une élite. Les balustrades transforment les galeries en balcons, écrit Godin. Le spectacle grandiose cherche à faire comprendre aux sociétaires la distance qui les sépare de l'état d'abandon où ils se trouvaient autrefois dans la maison isolée.

Utiliser : la richesse collective contre la pauvreté individuelle

L'habitat collectif tel que le conçoit Godin est inséparable de ce que l'on appelle aujourd'hui les équipements. Même si l'habitat doit d'abord être un logement commode, sain, hygiénique, et un lieu de repos, il s'agit aussi d'*"entourer ce logement de toutes les ressources et de tous les avantages dont l'habitation du riche est pourvue"*.⁷

Dans cette optique sont mis en place un économat, un

théâtre ou encore un pouponnât. Godin considère aussi que le confort matériel n'est rien s'il n'est pas complété par la première des richesses : *"l'instruction intellectuelle et morale"*⁸. Ainsi, Godin mettra 20 ans pour construire sa cité et de nombreuses étapes vont modifier le paysage. Crèche, école et théâtre constituent un axe éducatif qui traverse le centre de la cité.

Mais ce ne sont pas les seuls éléments destinés à l'utilisation des familistériens. L'eau courante, grâce à des fontaines à chaque étage, est par exemple distribuée et des cabinets d'aisance s'ajoutent à la longue liste des éléments mis en œuvre pour les habitants tout comme les laveries ou la piscine. Au sujet de ces derniers éléments, notons que c'est pour l'économie générale qu'ils ont été réunis dans le même édifice. En effet, il s'agit de services qui consomment de grandes quantités d'eau chaude. Cette eau chaude est elle-même produite par les machines à vapeurs de la fonderie et tout un système de recyclage des eaux industrielles est assuré par des conduites.

À travers ces réalisations, Godin a permis aux ouvriers d'accéder aux *"équivalents de la richesse"*, et en ce sens, le familistère est une réussite.



Fig.5 «Photographie de l'industrie de Godin»



Fig.6 «Une salle de berceaux de la nourricerie en 1889»

Fig.7 «Photographie à l'intérieur de l'école du Familistère»

Le familistère, un modèle du vivre ensemble dépassé par ses habitants

Le familistère est un modèle du vivre ensemble. Les sphères d'activités ont été réfléchies pour permettre aux gens de vivre dans des appartements performants pour l'époque, de partager et de s'élever grâce au contact des autres tout étant très actifs puisqu'une multitude d'activité et de services proposés.

Mais il y a un autre versant de l'expérience collective qui doit être évoqué et qui est à compter parmi les échecs du familistère. Il s'agit de la surveillance. Vue sous cet angle, la cour et ses coursives évoquent un autre type d'architecture collective : la prison. Pour Godin, le principal fait de l'ordre, c'est que la vie de chacun y est à découvert. Les comportements sont régulés parce qu'une certaine pression des regards existe. Cette remarque est dans un premier temps positive puisqu'elle promet un ordre au sein de la communauté. En réalité, elle va s'avérer dévastatrice.

La cour devient une scène où les gens jouent un rôle. Ils se montrent toujours plus beaux qu'ils ne le sont et sont épiés par leur entourage. Les gens s'élèvent pour faire face aux autres et une petite bourgeoisie naît progressivement. La naissance de cette bourgeoisie est une conséquence sociologique de ce modèle. Dès lors, les gens ne cherchent plus qu'à protéger leurs propres intérêts et la notion de communauté disparaît progressivement.

En plus de cela, le familistère est très renfermé sur lui-même d'un point de vue spatial mais également dans la mentalité des gens. En effet, le familistère s'impose comme une entité fermée. La cour intérieure pousse les gens à regarder leur place intérieure où l'activité se déroule plutôt que la ville qui les entoure. Ensuite, dans la mentalité des gens, les familistériens appartiennent à un groupe fermé où la sélection est rude. Tout le monde n'appartient pas à cette élite et une césure se crée entre les ouvriers de la ville et les ouvriers du familistère.

D'une certaine manière, le familistère a été victime de ses idées utopistes et surtout du manque de changement au cours du temps. Spatialement, pour l'époque, il s'agit bien du palais social rêvé par Godin. Mais, par la suite, tout ne s'est pas passé comme prévu et la cour, l'espace de partage par excellence, leur place du village, va se retourner contre eux.

Ginzburg & Milinis, Narkomfin, Moscou, 1932

« Il faut construire de nouveaux immeubles, non pas comme les hôtels particuliers de la bourgeoisie, renfermés sur eux-mêmes, mais des maisons qui correspondent aux nouveaux rapports sociaux, sans cuisines individuelles, sans repliement sur soi, des immeubles avec des salles et des salons communs, avec des clubs d'immeubles, avec des cuisines et des blanchisseries collectives ; des immeubles qui aideraient à rapprocher sur une base de camaraderie ceux qui y vivent. »⁹



Fig.8 «Dessin du Narkomfin»

En 1917 a lieu la révolution bolchevique qui va entraîner des modifications significatives quant à la manière de faire vivre et de loger la population. Les années suivant cette révolution, l'Union Soviétique va être témoin de nombreuses migrations de la campagne vers la ville avec comme objectif la recherche de conditions de vie meilleures. Pourtant, c'est un Moscou surpeuplé et sous-développé qui se dresse devant ces populations. Ainsi, dès les années 20, les architectes vont participer activement à de nouveaux projets de constructions tout en cherchant des solutions efficaces à la question du logement.

Les nouveaux programmes d'habitation sont pensés pour répondre à des critères économiques à une échelle de masse mais il y a également la volonté que les habitants

consacrent le moins de temps possible aux tâches ménagères pour s'adonner pleinement à leur travail et aux loisirs collectifs.

C'est donc dans ces conditions que les architectes Moisei Ginzburg et Ignaty Milinis dessinent le Narkomfin, un projet d'immeubles de logements occupant une place centrale dans la ville de Moscou.

Destiné à abriter les employés du '*Commissariat aux finances*', le Narkomfin est un véritable laboratoire d'expérimentation sociale pour transformer le mode de vie du citoyen socialiste idéal. Appliquant plusieurs principes de l'architecture constructiviste, ce projet est un « *condensateur social* » qui va révolutionner la vie quotidienne de ses habitants.

Habiter : un espace privé minimal pour privilégier les espaces communs

Globalement, le projet se compose de deux bâtiments reliés par un couloir couvert. Le premier de ces bâtiments est construit sur pilotis. Il s'agit d'un long bloc dédié aux appartements '*privés*', qualifiés de '*cellules*' ou '*unités d'habitation*'. L'accès aux appartements est alterné depuis un unique couloir qui permet de maximiser la surface utile.

De cette manière, les cinq étages du bâtiment sont desservis par deux couloirs, ouverts sur l'extérieur par une fenêtre en longueur.

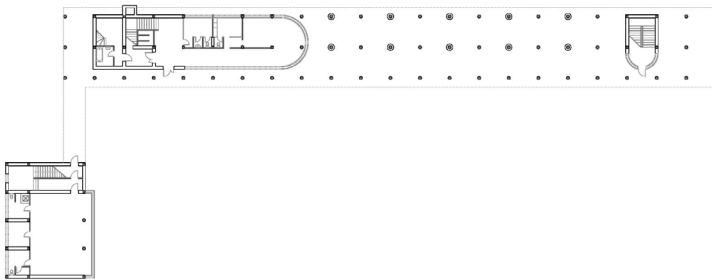


Fig.9 «Plan du rez-de-chaussée»

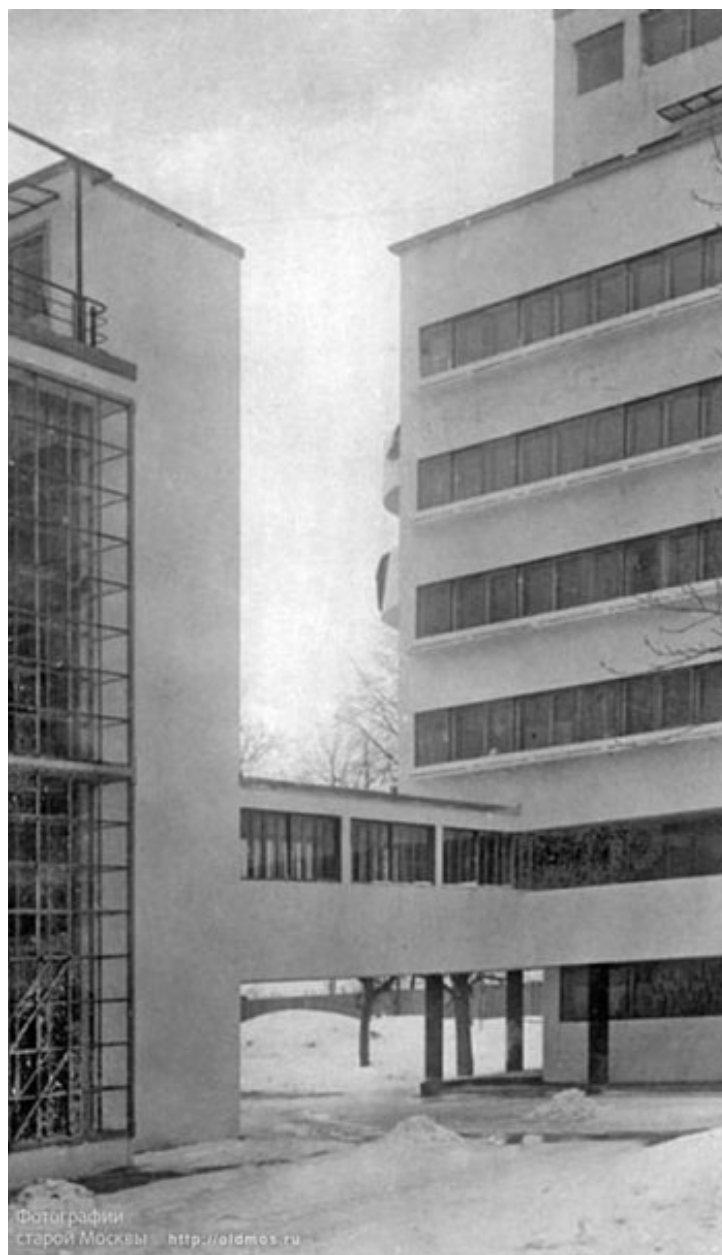


Fig.10 «Place couverte»

Il existe différents types d'appartements standards correspondant aux besoins des familles. Tout d'abord, l'appartement de type K, dispose d'une petite cuisine de 4,5 mètres carrés, d'un grand salon avec double hauteur, de deux chambres et d'une salle de bains à l'étage. Ce type d'appartement est réfléchi par Ginzburz et Milinis pour les familles au mode de vie plus traditionnel.

L'appartement de type F concerne d'avantage les personnes célibataires ou les jeunes. Il est composé d'une chambre, d'une douche, de toilettes, d'un salon de 3,6 m de haut et d'un élément de cuisine. Ce dernier est minimaliste, des cuisines communes sont pensées par les architectes pour favoriser une vie en communauté. Ces unités de type F concentrent les innovations. En effet, étant traversant, conçues sur deux étages et avec une grande attention à la circulation de l'air, à la lumière et à l'articulation des volumes spatiaux, ces unités sont marquées par un dynamisme de connexion entre les deux niveaux. Sur la terrasse de l'immeuble se trouve également un lot de logements traversant pour une ou deux personnes sans cuisine et avec une douche partagée entre deux chambres. Tous les appartements disposent de fenêtres sur les deux côtés afin de garantir une ventilation facile.

Partager : tout pour une vie en collectivité

Ce qui faisait de ce logement une *'maison-commune'* ce sont tous les espaces destinées à la rencontre des habitants. Par exemple, le bâtiment se dresse sur pilotis et propose ainsi à ses habitants un grand espace couvert propice à la discussion et la rencontre des autres. Les architectes ne s'arrêtent pas là. La cursive empruntée au mouvement moderne, prend ici beaucoup de sens. En effet, elle est le symbole du collectivisme et représente le véritable « condensateur social ». « Ce qui est essentiel pour nous dans le type F, c'est qu'un tel logement ouvre devant ses occupants des possibilités nouvelles dans le domaine des échanges sociaux et du mode de vie. Le couloir de descente éclairé peut devenir une sorte de forum où pourront

Logements communautaires

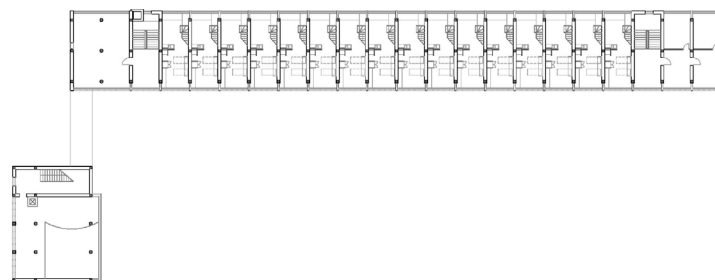
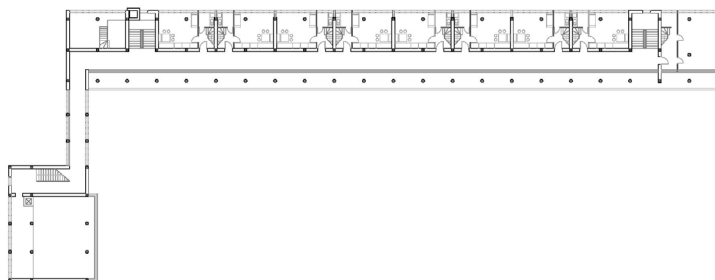


Fig.11 «Plan étage +1»

Fig.12 «Plan étage +2»

Fig.13 «Plan étage +3»

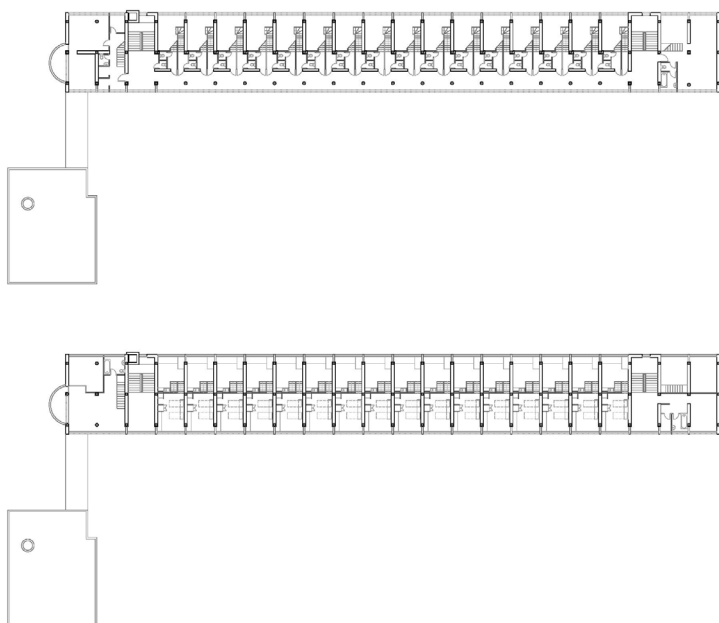


Fig.14 «Plan étage +4»

Fig.15 «Plan étage +5»

se dérouler les échanges sociaux. »¹⁰ Notons d'ailleurs que pour accéder à ces coursives, la distribution s'effectue par un unique grand escalier à l'extrémité du bâtiment. Mais le partage et la rencontre ne s'articulent pas uniquement autour de ces coursives. En effet, l'édifice de verre qui communique avec le bâtiment principal par un pont est pensé pour la communauté. En son sein, nous retrouvons des programmes tels que des cuisines, une cantine, un gymnase ou encore une bibliothèque. Lorsque le projet a été lancé, il y avait une véritable volonté de mélanger les résidents. L'intention était que ces derniers prennent leurs repas dans le réfectoire collectif, qu'ils passent leur soirée ensemble au club ou à la salle de sport ou encore qu'ils puissent profiter de la toiture terrasse.

Utiliser : les équipements collectifs, nouveaux condenseurs sociaux

En ce qui concerne la sphère de l'utiliser, nous avons vu que le modèle traditionnel de la maison bourgeoise avait été bouleversé et qu'il avait cédé sa place à la Domkommuny, la maison commune. Dans la théorie, cet espace avait été réfléchi pour un style de vie intégralement communautaire et l'évolution typologique devait aboutir à la disparition des services individuels. La volonté était que les services tels que le cabinet de toilette ou la cuisine soient remplacés par des équipement collectifs. On cherchait à faire en sorte que les services deviennent le condensateur social. Mais, plutôt que de modifier drastiquement les conditions de vie, les architectes décident de faire des compromis. Ainsi, les cuisines ne sont pas entièrement supprimées. En effet, elles sont présentes dans tous les appartements familiaux et des plaques chauffantes sont prévues pour les logement destinés à des personnes seules. Il est important de comprendre que Ginzburg et Milinis considéraient le Narkomfin comme un bâtiment de type transitoire. Pour eux, dans la mesure où ils n'avaient pas fait disparaître la cellule familiale traditionnelle, des décisions drastiques ne pouvaient être envisagées, même au nom de la communauté. Ainsi, la grande majorité des services reste propre à chaque appartement mais d'autres éléments sont rajoutés au bâtiment pour faciliter la vie des habitants. C'est dans cette logique que des programmes tels que la crèche ou encore la blanchisserie sont initialement prévus.

Le Narkomfin victime de sa rigidité spatiale et d'une vision utopiste

Le Narkomfin marque un chapitre important dans le développement de Moscou comme une ville physique et un État idéologique. Il symbolise les rêves utopiques du jeune État soviétique. Pourtant, il a été rejeté presque immédiatement après son achèvement. Cette fois, ce n'est pas le rapport à la rue ou la relation avec l'extérieur qui en est la cause. En



Fig.16 «Coursive intérieure»

effet, le bâtiment est réfléchi en continuité avec la ville et ne cherche pas à s'imposer comme un objet à part. Ce sont bien d'autres facteurs qui ont fait dériver les intentions de ce bâtiment d'habitation. À l'intérieur, des modifications sont apportées par les occupants eux-mêmes. La proposition de mode de vie et de distribution adaptée est rejetée. Les espaces communautaires furent délaissés et les résidents commencèrent à installer illégalement des unités de cuisine improvisées dans leurs foyers. En outre, l'espace récréatif initialement prévu pour le toit du bâtiment a été consacré à un appartement pour le Commissaire aux finances, Nikolai Milioutine. Les fonctionnaires qui habitaient le Narkomfin ont très vite abandonné l'idée d'utiliser les espaces communs. Les repas étaient par exemple servis à la cantine mais une fois servis, les habitants s'empressaient de rentrer dans leur appartement. Ainsi, dans les monographies destinées au Narkomfin, les auteurs concluent : « *l'expérimentation de nouvelles formes d'organisation pour l'établissement d'un nouveau mode de vie et de société dans le début des années 30 était prématurée et se révéla inopérant.* »¹¹ Toujours dans la même lignée, Ekaterina Milioutina écrit

dans ses mémoires : « *les appartements pour célibataires se transformèrent en appartements familiaux, les appartements familiaux en appartements communautaires. À la place du réfectoire fermé au quatrième étage, on fit des cuisines collectives avec des rangées de plaques et d'éviers. Le jardin d'enfants ferma. Le bloc collectif se transforma en imprimerie. La blanchisserie survécut, mais finit par ne plus rendre ses offices aux résidents.* »¹² Très vite, les promesses des architectes se sont révélées inopérantes. Pour certains, le bâtiment Narkomfin n'est qu'une utopie qui n'a pas fonctionné et qui a fait les frais d'une « défaillance du système ». Pour d'autre, il s'agit que d'une expérience, d'un logement de type transitionnel, qui permet de conserver un certain modèle familial. Les critiques des habitants concernaient souvent la pauvreté quant à la réflexion des matériaux ou encore des nuisances provenant des couloirs de distribution. Un manque de souplesse a également été évoqué, à l'image de certains appartements occupés par un mobilier déjà défini. D'une certaine manière c'est le minimalisme employé qui est pointé du doigt. La place pour le libre arbitre est effectivement très limitée. Que ce soit à l'intérieur des appartements où les espaces sont d'avance configurés que dans les lieux communs où l'appropriation n'est guère possible, les habitants ont peu de marge de manœuvres. C'est cette intransigeance, ce manque de solution secondaire qui a fait échouer l'expérience proposée par Ginzburg et Milinis.

Alison et Peter Smithson, Robin Hood Gardens, Londres, 1969

Le Robin Hood Gardens est « *an exemplar – a demonstration of a more enjoyable way of living in an old industrial part of a city. It is a model of a new mode of urban organisation which can show what life could be like.* »¹³

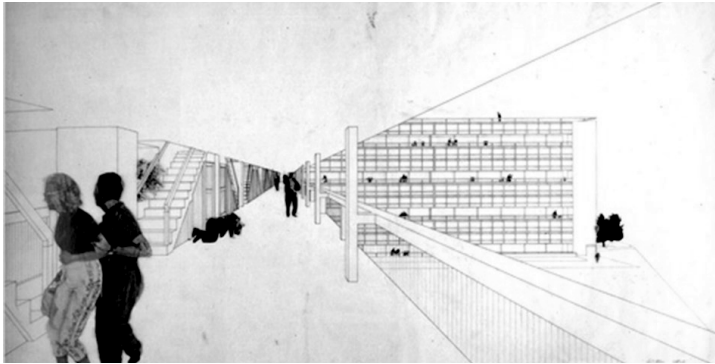


Fig.17 «Street in the sky du Robin Hood Garden»

Le Robin Hood Gardens s'inscrit dans de gigantesques problèmes de relogement. Au départ, l'intervention des Smithson dans le secteur de l'East End devait porter sur plusieurs sites avec des logements moins imposants. Mais en 1966, leur client, le London Country Council, décide de réunir ces petites parcelles et de leur commander une opération plus vaste. Pour les architectes Alison et Peter Smithson, il s'agit du point culminant de leurs recherches ainsi que de leur vision pour le logement et c'est d'ailleurs le seul projet de logement social à être construit. Le domaine comprend deux longs blocs incurvés qui se font face de part et d'autre d'un espace vert central, et couvre au total 1,5 hectares. Les blocs sont de dix et de sept étages, et l'ensemble contient 213 appartements. Dans les faits, le Robin Hood Garden résulte de la confrontation entre un projet purement théorique et une institution déclinante dans un contexte spatial pour le moins compliqué.

En effet, le dessin et l'aménagement de Robin Hood Gardens ont été guidés par deux facteurs principaux. Le premier était le bruit de la circulation. La parcelle est bordée au sud par les voies ferrées, et à l'est ou à l'ouest du bâtiment on retrouve des axes automobiles qui rajoutent des nuisances sonores au projet. Le second facteur était la nécessité de créer plus d'espace ouvert dans cette partie de Poplar. Ainsi, le Robin Hood Gardens se compose de deux barres qui se déforment de sorte qu'elles réduisent l'ouverture sur les rails. D'une certaine manière, les bâtiments forment un entonnoir fermé au nord par le front bâti existant. Depuis sa création, le Robin Hood Gardens fait débat. Parfois critiqué, parfois protégé, rares sont les édifices à avoir autant divisé l'opinion et un véritable débat est en place pour savoir si le bâtiment a réussi à réaliser les aspirations « de vie plus agréable » que les architectes préconisaient.

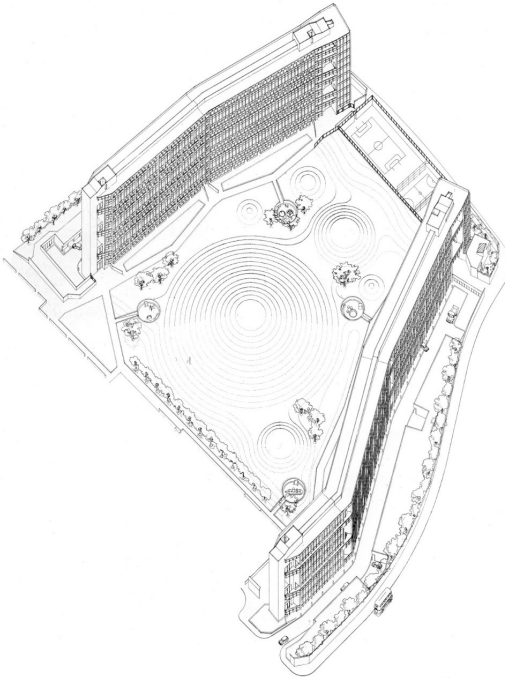


Fig.18 «Axonométrie du Robin Hood Garden»

Habiter : des logements singuliers au service de l'appropriation

En raison du système complexe d'unités juxtaposées, le Robin Hood Gardens propose un nombre varié d'appartements. Ces derniers sont un mélange d'appartements de plain-pied et de maisonnettes de deux étages, et varient de deux à six chambres. Les logements sont conçus pour que les chambres et la cuisine-salle à manger soient orientées vers la zone verte afin de protéger les résidents du bruit extérieur tandis que les zones d'accès et les salons donnent sur la rue. Pour que toutes les unités soient accessibles, les habitations sont reliées à ces « *streets in the sky* ». Les logements sont différents les uns des autres avec parfois des chambres supplémentaires et des positions de pièces variant d'un appartement à un autre. À l'intérieur de l'habitat, environ un tiers de l'espace est consacré au stockage. Il s'agit là d'une caractéristique de l'architecture Smithsonienne. Les logements individuels sont généreux, même selon les normes de Parker Morris. En effet, les appartements peuvent aller jusqu'à 95-100 m² de surface habitable.

Partager : les « *streets in the sky* » et le parc comme lieu de communauté

Le bâtiment et ses environs ont été pensés pour que les gens se rencontrent et se connaissent. En effet, pour reconnecter les familles les unes avec les autres, les Smithson ont dessiné des rues dans les airs, qui imitaient les maisons mitoyennes de la période géorgienne. Ils voulaient, par leur conception en hauteur, bloquer le bruit des automobilistes et regarder par-dessus une zone communale verte centrale. Ces « *rues dans le ciel* » sont caractéristiques du projet. Elles sont communes à trois niveaux différents et concentrent ainsi plus de personnes.

La volonté des architectes est d'en faire un espace public qui encouragerait l'interaction. Le principe de ces rues extérieures est donc de concentrer les habitants dans un même espace. À chaque extrémité de ces rues, on retrouve les cages d'escalier ainsi que les ascenseurs. Ces lieux pro-

fitent d'une hauteur sous plafond plus généreuse où les habitants se sentent à l'aise. D'une certaine manière cet espace cherche à jouer le rôle de place de village. D'autres éléments tels que des alcôves appelées « *espaces de pause* » étaient aménagées à côté des portes d'entrée et les Smithson espéraient que les résidents personnaliseraient et s'approprieraient ces espaces. Ce détail permet aux portes d'entrées des appartements de se faire face et d'établir un lieu un peu plus intime propre à deux ménages. Grâce à cette proximité, les voisins se connaissent et leurs enfants peuvent jouer sur un palier protégé et plus intime. Un autre élément qui témoigne de la recherche de domesticité des architectes, ce sont les portes et les fenêtres sur coursives qui sont peintes en couleur et permettent aux individus de s'approprier le lieu, d'avoir l'impression de lui appartenir. L'autre espace de partage important c'est ce gigantesque jardin vert entre les deux blocs d'habitations. Ce lieu fonctionne comme une cour ouverte au public. Il s'agit dans un premier temps du lieu de détente pour les habitants du Robin Hood Garden mais aussi du lieu de passage pour le reste de la ville. Les architectes ont donc cherché à réaliser une disposition où les bâtiments eux-mêmes protégeaient une zone centrale « *sans stress* », qui serait à l'abri du bruit, sans aucun mouvement de véhicule, et avec « *un cœur calme et vert* ».

Utiliser : la sphère négligée

Il est compliqué de parler de la sphère de l'utiliser au sujet du Golden Lane tant cette notion s'écarte des exemples précédemment énoncés. En effet, ici, on ne retrouve pas les services présents dans le Familistère ou au Narkomfin. Il n'y a pas de garderie, pas de réfectoire commun ni même de salle de sport. Les espaces dédiés à une utilisation définie sont rares et ceci s'explique par la volonté d'établir ce parc, ce lieu public. En effet, le fait de créer un petit écrin au cœur de la ville implique d'utiliser un espace conséquent. Dès lors, il paraissait compliqué aux architectes d'associer des équipements publics tout en proposant un parc généreux. Néanmoins, nous pouvons tout de même parler des 143 garages,



Fig.19 «Entrées des appartements de la coursive»

des 10 magasins de motocyclettes ainsi que des zones de services situés dans deux « *douves* » longeant le bord extérieur de chaque îlot et qui sont situées au-dessous du niveau de jardin et de la rue. De cette manière, ils sont cachés et ne troublent pas le regard.

Robin Hood Gardens : la confrontation entre un projet théorique et un contexte compliqué

Dès le lancement du projet, le Robin Hood Gardens a été très critiqué et une fois la construction terminée, les barres d'habitation furent immédiatement vandalisées. Beaucoup sont de l'avis de Anthony Pangaro, qui affirme que « *la réalité construite de Robin Hood Gardens est moins convaincante que la théorie derrière* »¹⁴. Les critiques vont même jusqu'à remettre en question l'existence de ces « *streets in the sky* ». En effet, étant donné qu'elles sont réalisées par les Smithsons comme une continuité de l'espace vert, la relation entre l'espace privé et public devient ambiguë et l'appropriation difficile.

Pourtant, les photographies inédites de Sandra Lousada de 1972 montrent une véritable appropriation des rues par les habitants. Des pots de fleur sont entreposés, du linge est

étendu et des bancs destinés à établir un lieu de repos sont mis en place. On peut aussi observer une activité puisque des enfants jouent en ces lieux.

Le Robin Hood Gardens s'inscrit dans une véritable ambiguïté. Pendant les dix premières années, les premiers habitants parlaient seulement positivement de ce lieu d'habitation, si bien que de récents essais comme celui de Delwar Hussein présentent des récits d'enfance presque idylliques, tout en reconnaissant qu'il existait du trafic de drogue et de la violence.

Au fil du temps, le Robin Hood Gardens a évolué et s'est profondément dégradé. Si pendant les dix premières années le bâtiment pouvait compter sur le soutien de ses habitants, ce soutien ne dura pas. Ainsi, en 2009, un sondage réalisé au sein des résidents a montré que 80% d'entre eux approuvaient la destruction du bâtiment.

À ce sujet, la décision ministérielle a entériné la recommandation d'English Heritage selon laquelle Robin Hood Gardens avait « *échoué en tant que lieu de vie pour les êtres humains* », permettant ainsi au Tower Hamlets Council de procéder à sa démolition et à son réaménagement.

Dans une interview des années 90, Peter Smithson reconnaît que le projet a échoué. Mais pour lui, il s'agit avant tout de problèmes sociaux plutôt qu'architecturaux : « *In other places you see doors painted and pot plants outside houses, the minor arts of occupation, which keep the place alive. In Robin Hood you, don't see this because if someone were to put anything out it, people will break it.* »¹⁵

Pour lui, ce sont effectivement les personnes qui posent problème et non pas l'architecture proposée. Pourtant, la spatialité du projet a souvent été pointée du doigt. En effet, des questions subsistent quant à la possibilité des habitants à s'approprier le jardin alors qu'il s'agit d'un lieu de passage, un carrefour pour les autres. Les « *streets in the sky* » sont aussi critiquées pour leur capacité à briser l'intimité de certains logements et empêchent une lecture claire entre espace privé et espace public.

Logements communautaires



Fig.20 «Image de situation du Robin Hood Garden»

Fig.21 «Street in the sky du Robin Hood Garden»

Conclusion

Dans la première partie de ce chapitre, nous avons pu voir que les sphères d'activités du logement étaient fortement liées à un aspect personnel. Nous avons d'ailleurs conclu en disant que, à travers ces sphères, l'approche de l'habitat était propre à chaque individu.

Pourtant, dans les exemples que nous avons pu observer, tous les habitants sont traités de la même manière. En effet, que ce soit au familistère où chacun a le même appartement, que ce soit au Narkomfin où chaque individu utilise la même salle de sport ou que ce soit au Robin Hood Gardens où l'espace vert est identique pour tous, la dimension personnelle est mince et elle ne s'exprime pas à travers les espaces.

Entre l'espace communautaire et l'appartement, il n'y a pas de véritable transition réfléchie. La porte d'entrée marque la frontière entre ces zones. Elle a un rôle de limite. Cette vision est bien réelle et s'applique au familistère, où la porte d'entrée est une stricte transition entre le public et le privé. Bien que des éléments tels que les escaliers ou les logements soient pensés pour différents individus et différentes configurations, la transition est brute, telle une frontière.

Au Narkomfin, cette même limite, cette intransigeance, ce manque de transition entre la communauté et l'espace privé ont poussé les habitants à rejeter le projet. Ils ont refusé le mode de vie imposé par les architectes et se sont libérés en s'appropriant le lieu de manière imprévue et illégale.

Enfin, au niveau du Robin Hood Garden, la limite est moins précise. En effet, entre l'appartement et les espaces communs comme la place, on retrouve ces « *street in the sky* » où les gens habitent l'espace selon leur envie. Les bancs, les pots de fleurs témoignent de leur intention de rendre le lieu privé et intime. Ainsi la limite n'est plus une porte mais

pluôt une zone de transition où s'effectue une certaine transition à l'image d'un espace semi-privé.

Cette dernière analyse montre qu'une forme de souplesse au niveau de cette frontière entre le privé et le public rend possible de nombreuses interactions. Dès lors, on peut se demander quelle est la véritable nature de cette limite entre des espaces et comment il faut la traiter spatialement.

Notes

I/Introduction

¹ (Schuler 1994, Bassand 1997, Kuster et Meier 2000, Rérat 2005, Schuler 2007).

II/Logements communautaires

² Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann, et Adriana Rabinovich, *Habitat en devenir enjeux territoriaux, politiques et sociaux du logement en Suisse* (Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009).

³ *Ibidem*

⁴ *Ibidem*

⁵ Jean Baptiste André Godin, *La richesse au service du peuple : le Familistère de Guise* (Neuilly: Durier, 1979).

⁶ Description empruntée à Catherine Adaa

⁷ Jean-Baptiste André Godin et al., *Solutions sociales* (Guise: Éd. du Familistère, 2010).

⁸ Ibidem

⁹ Une publicité soviétique vu sur <http://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.ch>

¹⁰ Anatole Kopp, *Ville et révolution : architecture et urbanisme soviétiques de années vingt*, Editions Antrhopos, Paris, 1969.

¹¹ Danilo Udovicki-Selb, Moisej Ja Ginzburg, et Ignatij F. Milinis, éd., *Narkomfin: Moscow 1928-1930: Moisej J. Ginzburg, Ignatij F. Milinis*, The O'Neil Ford Monograph Series, vol. 6 (Tübingen: Ernst Wasmuth Verlag GmbH & Co, 2016).

¹² Ekaterina Milioutina dans ses mémoires

¹³ Max Risselada et al., éd., *Alison and Peter Smithson: A Critical Anthology* (Barcelona: Ed. Polígrafa, 2011).

¹⁴ Anthony Pangaro, architecture plus

¹⁵ Rebuilding Britain for the Baby Boomers, introduced by Maxwell Hutchinson, BBC Radio 4, 26 November 2011

III

Le Seuil

« La forme urbaine détermine, de manière variée, des espaces publics et non publics. C'est valable à tous les niveaux : dans le logement aussi, il existe des pièces qui servent à tous, et d'autres qui sont occupées de manière individuelle. Ce qui me préoccupe, ce sont les transitions de l'un à l'autre, les changements d'espace, de lumière, et ainsi de suite. »¹

De la cabane primitive aux logements contemporains, l'homme a constamment créé des éléments capables de le mettre à l'abri des dangers extérieurs, des risques naturels et des violences d'autrui pour protéger son intimité. Et, comme le précise Richard Sennett, il a depuis toujours été très efficace dans la construction de frontières (« *boundaries* ») - que ce soit d'un point de vue politique, social, économique ou architectural - mais timide dans le traitement du seuil (« *border* »).

« The boundary is an edge where things end; the border is an edge where different groups interact. At borders, organisms become more inter-active, due to the meeting of different species or physical conditions. »²

La distinction de ces deux termes, qui souligne de manière différente la même notion de « *limite* », nous permet de redéfinir le moment de confrontation entre deux sphères opposées. Ce moment, le seuil, ne doit pas être un élément séparateur imperméable, mais plutôt une transition qui doit être traitée minutieusement afin de permettre une interaction et un dialogue entre les deux.

D'un point de vue sociologique, la notion de seuil, défini comme étant un espace ambigu, « *n'est pas neutre et purement descriptive ; elle exprime au contraire une dynamique dans laquelle se joue une partie de la vie sociale : ce « parasite » inévitable est en réalité l'un des domaines qui permet d'évaluer l'habitabilité des lieux sociaux dans un contexte donné* ». ³

Les espaces intermédiaires offrent la possibilité de s'évader d'un système social rigide, de contraintes et de formalités en laissant la liberté aux individus à la fois d'éviter ou, dans le cas contraire, de promouvoir des interactions sociales.

Le seuil n'est donc pas juste un espace architectural de par ses caractéristiques matérielles mais il doit communiquer quelque chose sur ses occupants et sur ses fonctions. Il y a une forte relation d'interdépendance entre espace et comportement mais il faut tout de même noter que, si l'environnement peut avoir une influence non négligeable sur le comportement des individus, il en va pas forcément de même dans le sens opposé. Les conduites et les relations sociales ne découlent pas directement d'une influence spatiale définie. À l'intérieur de chaque espace, chacun est artifice de son propre comportement qu'il doit adapter à la situation socio-spatiale et doit y trouver sa place.

La question qui se pose est comment les individus viennent occuper ces espaces interstitiels sans qu'il soit nécessaire de forcer des interactions ou des liens qui ne sont pas toujours souhaités.

À travers certains exemples, nous allons traiter le seuil aux

différentes échelles, allant du quartier à l'habitation pour comprendre comment et pourquoi le traitement du seuil a abouti à un bon fonctionnement du vivre ensemble, tout en étant conscients que notre recherche ne sera pas exhaustive.

Appropriation, identification et versatilité

En premier lieu, il est fondamental d'introduire trois notions pour comprendre la manière dont l'homme se relie à l'espace, et plus particulièrement à cette notion de seuil : l'*appropriation*, l'*identification* et la *versatilité*, trois facteurs clés strictement liés l'un à l'autre.

Appropriation

Le seuil, vu comme étant un espace interstitiel, doit être traité d'une manière telle qu'il permette aux individus de s'y approprier les usages et la spatialité.

« Au niveau des buts, l'appropriation de l'espace se définit comme un processus complexe de conquête ou de maîtrise de l'espace et d'identification personnelle avec les lieux du quotidien. »⁴

« C'est à travers l'appropriation et l'usage de l'espace que l'homme existe, s'exprime, s'impose, se démarque, se construit et se reproduit ».⁵

L'appropriation transpose en partie le monde cognitif de l'homme en un espace physique environnant de sorte qu'il le considère comme propre à lui-même. En personnalisant l'espace et en lui donnant une diversité, les individus peuvent échapper à la monotonie du quotidien et retrouver une identité. L'espace devient donc une source de liberté et d'expression.

Néanmoins, il est nécessaire de préciser que l'appropriation est un processus qui peut se définir comme conflictuel dans le sens où il doit faire face à différents systèmes de contraintes.

L'appropriation peut se faire en particulier à travers deux processus : l'*attachement affectif* et l'*usage autonome*.

L'attachement affectif représente le sentiment de se sentir chez soi sur un territoire déterminé. Dans ce cas, le sentiment d'appropriation laisse sa place à un sentiment d'appartenance et d'affiliation. « *Le rapport aux lieux est vécu comme réciproque : un lieu est à nous parce qu'on est à lui, il fait partie de nous parce que nous faisons partie de lui* »⁶ (Cavaillé, 1999).

L'usage autonome est directement lié à l'usage que l'on fait d'un espace. L'usage peut être fait de manière libre ou du moins sans contraintes sociales claires. Cette autonomie est toujours présente, bien qu'elle ne soit jamais ni complètement absente ni entièrement présente. « *Elle peut aussi concerner des pratiques plus ou moins massives ou visibles, de la production à la simple occupation de l'espace. Dans une situation intermédiaire, c'est encore ce sens que l'on mobilise quand on parle de détournement, pour indiquer que l'appropriation s'opère sur un espace déjà approprié et qu'elle en change la fonction ou la finalité, quand le « vécu » refuse les injonctions du « conçu »* (Lefebvre, 2000). »⁷

L'appropriation de ces espaces ne doit tout de même pas se faire de manière brutale, car cela viendrait casser l'équilibre général du système. Il est donc nécessaire d'avoir une structure de base fixe qui permette, par la suite, des modifications ponctuelles, individuelles et collectives.

De plus, « *l'appropriation suppose qu'un espace ne soit pas défini de façon absolue, c'est-à-dire que l'affectation fonctionnelle ne soit pas strictement programmée au départ pour une activité réservée, au point qu'elle exclue toute autre possibilité que celle inscrite dans « la machine à habiter »*. »⁸

L'appropriation se matérialise sous forme de marquage et de personnalisation, qui témoignent d'une prise de possession. Pour ce qui concerne la personnalisation, nous avons une relation d'interdépendance avec l'identité personnelle qui va

se dévoiler à travers les différentes maîtrises de l'espace. Le degré de personnalisation montre aussi en quelque sorte le degré de liberté et d'autonomie ou, dans le cas contraire, de restriction qui s'instaure sur un lieu : si un espace est fortement approprié, cela prouve un degré d'autonomie important. Néanmoins, cette personnalisation de l'espace peut aussi se montrer négative dans le cas d'une appropriation sauvage qui témoigne souvent d'une organisation trop rigide de l'espace, d'une standardisation stricte ou encore de l'utilisation spatiale strictement conforme à ce qui avait été prévu, ne permettant ni d'attachements affectifs ni d'usages autonomes.

Nous pouvons en déduire que l'appropriation n'est pas juste un processus lié à l'espace mais la notion de temps y prend aussi une place fondamentale. En effet, étant directement liée aux coutumes, au vécu personnel, à l'identification et à l'attachement du lieu, l'appropriation ne peut pas juste être une simple déclinaison de l'interrelation espace-homme.

Identification

Comme nous l'avons vu auparavant, il y a une forte interrelation entre l'appropriation et le sentiment d'identification personnelle car la personnalisation de l'espace est directement liée au vécu personnel et produit des valeurs culturelles propres à chaque individu.

Il est nécessaire de comprendre comment les individus définissent quels points leur sont familiers et s'identifient à eux. De plus, l'appropriation et l'identification donnent aux habitants un sentiment d'appartenance à un lieu ou un espace, qui « (...) permet non seulement aux gens de se comporter utilement mais constitue également une source de sécurité émotionnelle, de plaisir et d'entendement. »⁹

« L'identité personnelle est le produit de la socialisation, laquelle permet la constitution du Soi . Pour les sociologues interactionnistes, les identités individuelles naissent des interactions sociales plus qu'elles ne les précèdent. L'identité

n'est pas une propriété figée, c'est le fruit d'un processus. Ainsi, le travail identitaire s'effectue de manière continue tout au long de la trajectoire individuelle et dépend à la fois du contexte et des ressources qui peuvent être mobilisées. Cette identité se modifie donc en fonction des différentes expériences rencontrées par les individus. »¹⁰

Nous pouvons distinguer deux facteurs clés de l'identité sociale : l'identité pour soi et l'identité pour autrui.

Dans le premier cas, il s'agit de l'image que chaque individu crée de et pour soi-même, dans le second cas l'image est celle que nous voulons montrer à autrui afin d'avoir une relation réciproque de reconnaissance.

L'identité personnelle se manifeste aussi selon l'identification à un lieu et à son attachement personnel.

« Elle définit le caractère positif d'une insertion en réponse à des changements intervenus soit en soi-même, soit dans l'espace habituel de sa vie, soit encore dans le contexte plus vaste de la société. Se combinent donc là la valeur sécurisante de l'espace sur le plan psychologique et sa valeur intégratrice sur le plan social. »¹¹

Versatilité

Une autre forme qui invite à l'appropriation de l'espace et qui est aussi lié à l'identification personnelle est ce que Herman Hertzberger dénomme « versatilité ».

Il dit : *«A thing exclusively made for one purpose suppresses the individual because it tells him exactly how it is to be used. If the object provokes a person to determine in what he wants to use it, it will strengthen his self-identity (...) Therefore a form must be interpretable - in the sense that it must be conditioned to play a changing role ».*¹²

En parlant de polyvalence, Herman Hertzberger souligne le fait que cette versatilité offre des stimulations et des interprétations hétérogènes, qui influencent directement les individus, leurs choix et leurs façons de vivre.

Comme nous l'avons vu aussi auparavant, ce sont bien les

nombreuses possibilités de différents types d'usages qui induisent les individus à s'approprier un territoire. Plus stricte est l'organisation spatiale et moins il y aura une volonté d'appropriation.

Si l'on prend comme exemple la fresque de Raffaello pour le Vatican, *The School of Athens*, nous pouvons constater les nombreux différents usages de l'espace de la part des acteurs. Raffaello reproduit tant des éléments réels qu'imaginaires, comme par exemple l'escalier. Chaque individu prend possession de son environnement : certains sont assis, d'autre s'appuient contre le mur, lisent ou écrivent, certains dialoguent, d'autres encore sont adossés au piédestal. Ce qui est beau dans l'architecture de Raffaello, c'est que par sa forme et sa matérialité, il invite les protagonistes à s'approprier l'espace et les objets chacun à leur manière. Dans la fresque, nous pouvons voir la polyvalence des éléments, les possibilités de choisir et une architecture qui invite les acteurs à la vivre de manière personnelle.



Fig.22 «Raffaello, The School of Athens, 1509-1510»

Seuil à l'échelle du quartier

*« Toute conception d'établissements humains doit viser à créer un cadre de vie où l'identité des individus, des familles et des sociétés soit préservée et où soient ménagés les moyens d'assurer la jouissance de la vie privée, les contacts personnels et la participation de la population à la prise de décision ».*¹³

Les espaces publics ont depuis toujours joué un rôle fondamental dans la société. Lieux de rassemblement, ils permettaient aux individus d'associer vie privée, travail, éducation et divertissement, ce qui favorisait les interactions sociales. Public et privé étaient donc en quelque sorte complices d'une cohésion sociale.

Dès l'arrivée de l'architecture et de l'urbanisme fonctionnaliste, nous avons dû faire face à des villes de plus en plus régulées, où chaque chose a sa place, sa fonction prédéfinie et où l'organisation spatiale est devenue très rigide. Dans les logements collectifs, le principe de zonage a brisé la continuité des espaces publics et renforcé la distinction entre privé et public.

Souvent contestés ou négligés, les espaces publics perdent leur rôle de valorisation de la société et du quartier. Par exemple, les espaces résiduels sont souvent traités comme étant une extension fonctionnelle de la rue ou répondant à des normes de sécurité plutôt qu'à une extension de la sphère privée sur l'extérieur. Ces espaces ne sont ni vraiment publics ni vraiment privés et pourtant personne n'en sent le droit d'appropriation.

*« Ces ensembles, où la rue et la conception du voisinage sont ignorées, présentent une organisation globale, abstraite car souvent non corrélée au contexte et caractérisée par une absence d'articulation réelle aux niveaux inférieurs qui stérilise les possibilités de croissance et d'appropriation ultérieures »*¹⁴.

Comme le souligne Jean Morval « une telle organisation produit un phénomène de ségrégation *au niveau des activités et des personnes qui y participent.* »¹⁵

En dissociant le public du privé, ces espaces interstitiels ne sont plus utilisés en tant qu'utilité publique mais ils deviennent, au contraire, une limite qui accentue l'individualisme et anéantit les relations sociales.

Néanmoins, nous pouvons trouver des exemples qui ont traité le seuil d'une façon intéressante avec le but d'améliorer la vie communautaire et les relations interpersonnelles. Notre but est donc de comprendre comment ces espaces interstitiels ont été travaillés architecturalement et pour quelles raisons ils peuvent être considérés comme réussis.

Les Plaines de Jeux, Aldo van Eyck

La notion de seuil et donc de l'appropriation, de l'identification et de la versatilité est très présente dans le développement des plaines de jeux d'Amsterdam de Aldo van Eyck.

En premier lieu, van Eyck voit la ville d'Amsterdam comme une constellation de petites unités, les plaines de jeux, qui viennent se disperser dans la ville. La distinction entre intérieur et extérieur disparaît et la ville est perçue comme un modèle ouvert.

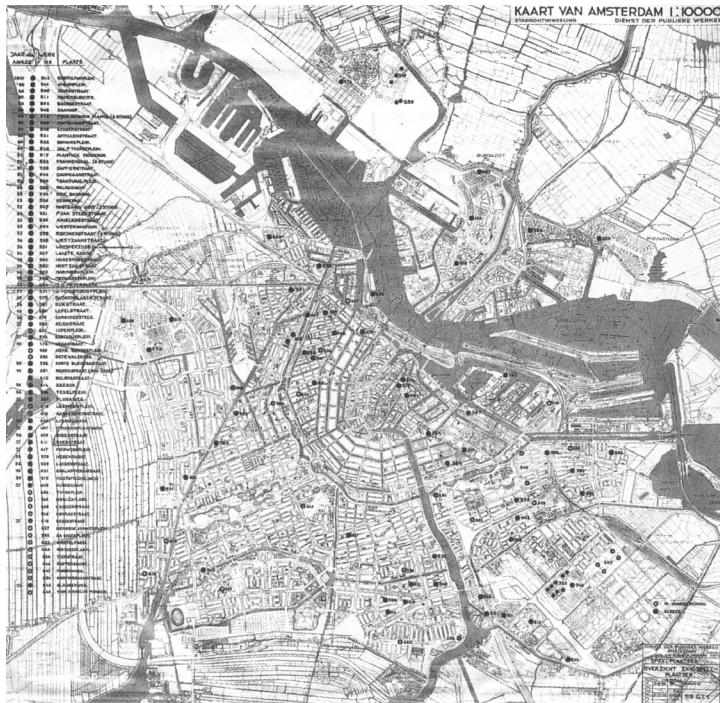


Fig.23 « Carte représentant 95 plaines de jeux dans la ville de Amsterdam. »

Les plaines de jeux sont le prélude de ce que Aldo van Eyck dénomme « *In-between* », principe repris du philosophe Martin Buber dans son livre « *Ich und Du* ».

La relation entre logements et places, leur seuil, doit améliorer et soutenir le dialogue entre les individus, élément clé de son « *architecture pour la communauté* ».

Lors d'une conférence du CIAM, Aldo van Eyck parle « *d'extension du seuil* » dans le sens où le logement se prolonge dans la ville et l'extérieur des bâtiments est mis en valeur afin de promouvoir une vie collective.

Les playgrounds deviennent le seuil du tissu urbain et viennent s'adapter au contexte.

En ce sens, on remarque comment les vides de l'espace urbain sont modifiés pour recréer des connexions entre les gens, non seulement d'un point de vue physique mais aussi cognitif, afin de permettre une vie collective fondée sur des relations mutuelles d'opposition et complémentarité.

La notion de seuil est donc de plus en plus élargie. En d'autres termes, « *dans cette conception, les dispositifs spatiaux sont conçus pour que l'habitant, selon ses pratiques quotidiennes, culturelles et sociales, ait une marge d'action dans l'appropriation des limites matérielles en définissant d'autres limites, des "limites d'usage"* ».¹⁶



Fig.24 « Photographie d'une plaine de jeu à Amsterdam et relation avec la ville »



Fig.25 «Simplicité des équipements»



Fig.26 «Relation avec les immeubles d'habitations»

L'habitant est donc vu comme un artifice de son propre environnement, qu'il vient s'approprier et modifier de son propre gré.

D'un point de vue physique, les limites et les clôtures sont enlevées, ce qui permet à tout le monde de s'approcher et de s'approprier l'espace, que ce soient les enfants, les parents ou tout simplement les habitants du quartier.

Un autre aspect important concerne la versatilité dérivant des formes géométriques simples des équipements. En effet, Aldo van Eyck estime que le fonctionnalisme a détruit la créativité dans l'architecture et qu'il est nécessaire de prendre en considération le facteur humain. Par conséquent, utiliser des formes simples dans les équipements invite les enfants à les utiliser de maintes façons, sans pour autant qu'ils soient contraints par des fonctions précises.

Chacun d'entre eux peut laisser libre cours à sa créativité pour jouer à sa façon et utiliser l'espace comme il le souhaite.

Van Lingen et Kollarova (2016) soulignent: « Aldo van Eyck's designs don't aim to show what they are and how they should be used, they rather suggest what they could be »¹⁷ (p. 48).



Fig.27 «Versatilité des usages»

Ecoquartier Jonction, Dreier & Frenzel

Un autre projet qui selon nous pourrait avoir un potentiel dans le traitement du seuil à l'échelle du quartier est celui proposé par les architectes Yves Dreier et Eik Frenzel, dénommé Ecoquartier Jonction.

Situé dans un quartier alternatif de Genève, bordant la rivière et juxtaposé au Cimetière des Rois, ce projet regroupe trois bâtiments, chacun ayant son propre maître d'ouvrage : la Codha et la coopérative des Rois pour ce qui concerne les coopératives d'habitation et la Ville de Genève pour le logement social.



Fig.28 «Plan de site de Ecoquartier Jonction»

Bien que ce projet soit intéressant aussi du point de vue des typologies et des espaces collectifs au sein des différents bâtiments, nous avons décidé de traiter cet exemple à l'échelle du quartier car l'un de ses défis est justement de faire interagir la ville et son contexte avec les habitants de l'Ecoquartier.

Ce projet s'intéresse particulièrement aux interactions entre

les habitants et à la dimension sociale du quartier de par son organisation spatiale.

Le quartier alternatif d'Artamis était un quartier caractérisé par une forte appropriation et identité collective. C'est bien autour de ces valeurs que le projet a été conçu. Il n'est donc pas étonnant d'y retrouver des activités culturelles et sociales qui rappellent et favorisent le « *vivre ensemble* ».

De plus, les rez-de-chaussée des trois immeubles, au-delà d'accueillir les locaux de services, privilégient les activités ouvertes au public, qu'elles soient commerciales, artistiques, artisanales ou associatives. La présence de galeries traversantes permettant à la fois une perméabilité quasi-totale et un accès public aux rez-de-chaussée, créent une relation d'interdépendance entre les activités et les espaces publics extérieurs.

Ces espaces interstitiels, soit piétons soit destinés à une mobilité douce, permettent une vraie appropriation de la part des individus. En effet, ils ne sont pas traités comme de simples lieux de passages mais ils offrent la possibilité d'y recevoir de multiples usages différents, allant des fêtes de quartier aux activités des enfants, de la simple lecture d'un journal aux rencontres entre voisins.

Ces espaces publics pourraient donc être vus non seulement comme étant une extension du privé vers le public mais aussi une extension de la ville à l'intérieur même de ce quartier, favorisant une appropriation qui implique à la fois les habitants de l'Ecoquartier et de ses alentours.

Cela montre que le projet n'a pas été réfléchi pour devenir une sorte de microsystème renfermé sur lui-même mais, au contraire, il a été pensé pour avoir une interaction forte et directe avec la ville.

L'Ecoquartier Jonction se fonde donc sur les valeurs d'une vie communautaires, de partage et d'appropriation. Son but étant de satisfaire tous les habitants, l'importante présence de vides et sa configuration spatiale y jouent un rôle fondamental.

La présence d'un équipement public renforce d'autant plus la relation avec la ville car ce futur bâtiment n'appartient pas



Fig.29 «Équipement public et relation avec la ville»

juste à l'Ecoquartier en lui-même mais aussi à l'ensemble de la ville de Genève.

L'intérêt de ce projet à cette échelle est qu'il se montre comme un quartier à part entière faisant partie de la Ville de Genève avec l'objectif d'obtenir un quartier vivant, donnant envie aux gens de simplement y passer.

Cet exemple nous montre l'importance que les espaces interstitiels devraient avoir dans la conception d'un ensemble de logements. En effet, la vie collective et les interactions qui sont sensée se créer au sein de ce quartier sont selon nous une des forces de ce projet, qui regarde vers la ville et non sur lui-même.

Il est vrai que pour le moment, il est impossible de voir le degré d'appropriation du moment que le projet dans son ensemble n'est pas encore abouti et que l'appropriation, comme nous l'avons dit auparavant, est un processus lié à la temporalité.

Le quartier des Grottes, Genève

Le quartier des Grottes est un quartier qui se démarque particulièrement dans la ville de Genève. Situé près de la gare, et d'une importance fondamentale d'un point de vue historique, il se trouve au milieu de la ville et se différencie des quartiers environnants par sa vie en communauté.



Fig.30 «Appropriation et vie en communauté»

Les Grottes sont un exemple un peu particulier du traitement du seuil à l'échelle du quartier.

Nous y trouvons une porosité quasi-totale qui offre à la fois une continuité physique et visuelle, une dissimulation des limites et une uniformisation entre l'extérieur et l'intérieur des îlots.

Néanmoins, « *cette perméabilité quasi-totale n'implique pas une continuité d'ambiance : les registres du public, du domestique et de l'intime s'articulent de manière inattendue, séparés de seuils au statu ambigu qui ne s'inscrivent pas dans une grammaire courante de la ville* ». ¹⁸

La porosité des Grottes nous intéresse par son contraste avec d'autres modèles de la ville : les cours ont gardé leurs fonction publique (contrairement à d'autres quartiers où

celles-ci ont subi une privatisation) tout en valorisant l'appropriation de la part de ses habitants. Leur aspect anonyme et fonctionnel est mis de côté pour maintenir la mise en commun des espaces et garder les valeurs du vivre ensemble qui avaient été revendiquées par les militants dès les années 1970.

L'îlot ouvert permet une différenciation à l'intérieur du quartier, ce qui reprend la notion de versatilité et d'identification. L'engagement et la participation active des habitants leur permet d'un côté de se sentir part d'une communauté, qui partage les mêmes valeurs et les mêmes modes de vie, mais qui de l'autre retrouve son identité individuelle en personnalisant l'espace appropriable de son propre gré. Cela crée une versatilité importante au sein du quartier, offrant non seulement une architecture variée mais aussi des aménagements différents, qui laissent apercevoir la volonté et la présence d'une vie collective.

*« Des gestes d'aménagements et d'accommodement, effectués par les habitants hors des procédures et des standards réglementaires, viennent prendre place dans l'espace de la voirie et, de manière non usuelle, y demeurent. Les tactiques qui s'y dévoilent peuvent être comprises à l'aide de trois principes : renforcement militant des dispositifs techniques, ambiguïté du domaine public, instabilité des temporalités et des fonctionnalités ».*¹⁹



Fig.31 «Cour publique»



Fig.32 «Marquage et appropriation»

Fig.33 «Marquage et appropriation»



Fig.34 «Appropriation et vie en communauté»



Fig.35 «Aménagement extérieur»



Fig.36 «Aménagement extérieur»

Ainsi, les habitants s'approprient ces espaces interstitiels, qui ne sont ni privés ni vraiment publics : en posant des bacs à fleurs sur les routes pour diminuer la circulation et éviter l'arrêt des voitures, en installant des petits pavillons pour les fêtes de quartier qui disparaissent une fois qu'elles sont terminées, en installant des bancs par ci et par là.

Ces dispositions nous rappellent que « *l'idée du territoire implique habituellement la personnalisation du lieu à l'aide de marqueurs et d'éléments d'appropriation indiquant que l'on est en quelque sorte son occupant* ». ²⁰

Les habitants du quartier, entourés par des quartiers dont l'organisation spatiale est bien plus stricte, cherchent à revendiquer une sorte de liberté qui s'oppose au système rigide qui l'entoure.

Il est intéressant de voir non seulement la forte cohésion de la part des habitants pour maintenir des espaces qui leur permettent une appropriation, une identification, une versatilité et des interactions sociales, mais aussi la force de ce quartier, l'influence et la contamination qu'il a eu sur le reste de la ville, en particulier sur ses environs.

En effet, les Grottes restent pour Genève l'espoir et le modèle allant à contre-courant des trop nombreuses réglementations qui font obstacles à cette liberté plus en plus désirée par la population.

Seuil à l'échelle de l'immeuble

Comme mentionné auparavant, le contexte dans lequel nous vivons est caractérisé par la montée en puissance de l'individualisme, de la technologie, de la mobilité et l'intimité est l'un des débats les plus questionnés dans l'architecture du logement. Les gens veulent « *vivre ensemble, mais séparément* »²¹, ils cherchent à la fois l'individualité et une collectivité capable de renouer des interactions sociales hésitantes, ils veulent retrouver une identité collective, des valeurs de solidarité et de partage.

L'élément clé de ce chapitre sera de comprendre où et comment poser la fine limite qui sépare la sphère privée de la sphère publique. À quelles conditions les individus sont-ils prêts à renoncer à leur « bulle individuelle » afin de mettre en place des expériences collectives ?

« *Pour Alexander et Chermayeff, les contacts intimes sont habituellement soutenus par les groupes primaires caractérisés par le petit nombre de membres en relation de coopération et de face à face intime* »²². Ces relations se compaient principalement au sein de la famille nucléaire, mais le modèle de la famille traditionnelle est de nos jours de plus en plus rare, remplacé par des familles monoparentales ou recomposées, par la décohabitation ou par une mobilité accrue, qui rendent les interactions difficiles.

Les citoyens cherchent alors à familiariser les amitiés et « *vont tenter de combler ce manque d'intimité partagée en recherchant des amitiés dans les espaces semi-privés (...). Déjà Park considérait les voisins comme la base de la forme la plus élémentaire d'association dans l'organisation de la vie urbaine. Ces contacts personnalisés avec le voisinage répondent au besoin d'appartenance présent en chacun de nous* »²³.

Il est clair que lorsqu'il y a absence d'espaces interstitiels, l'interaction entre les habitants d'un même logement collectif est pratiquement impossible mais il ne va pas de soi que la simple présence d'espaces communautaires fasse office de propulseur relationnel. En effet, il est nécessaire de com-

prendre quelle est l'intimité désirée à l'instar de celle atteinte. L'excès de stimuli peut provoquer un état d'enfermement. *« Lorsqu'il y a plus d'interactions que ne le souhaite l'individu, il y a intrusion et on se sent envahi. A l'opposé, si le niveau d'intimité atteint est plus élevé que souhaité, il y a un manque d'interactions qui définit un état d'isolement. »*²⁴ Les éléments architecturaux deviennent donc aussi des dispositifs capables de protéger l'individu des pressions sociales et de ce que l'on a appelé identité pour autrui.

De Drie Hoven, Herman Hertzberger

Le foyer pour personnes âgées De Drie Hoven (1964-74) de Hertzberger, à Amsterdam, est un bon exemple de l'attention apportée aux seuils d'un bâtiment. Destiné à des personnes physiquement et mentalement handicapées, le complexe résidentiel « *De Drie Hoven* » est la réinterprétation de la théorie des seuils développée par Aldo van Eyck.

En effet, que ce soit dans l'adoption d'une structure d'accueil ouverte, dans sa capacité évolutive et apte à accueillir différentes fonctions ou encore dans le soin apporté aux détails architecturaux lié aux usages et aux gestes quotidiens des résidents, on peut discerner la trace des théories du team X.

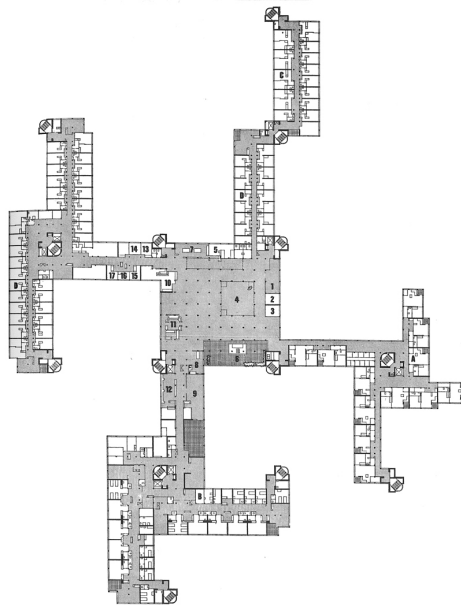


Fig.37 «Plan rez-de-chaussée De Drie Hoven»

Ici, la taille importante et les multiples programmes demandés ont conduit à la fragmentation du bâtiment en diverses unités ayant chacune son propre centre. Ces unités sont disposées autour d'un bâtiment central qui abrite les locaux

communautaires et les équipements. Pour Hertzberger, « *cette configuration a donné lieu à une succession d'espaces ouverts, qui marquent la transition entre l'échelle du voisinage, l'échelle du quartier et l'échelle de la ville* »²⁵.

La volonté architecturale était de mettre en place un environnement « *où chacun pourrait, dans le cadre de son handicap physique et mental, avoir le choix de formes de communication les plus larges possible* »²⁶. C'est ainsi que le tout forme un milieu de vie communautaire varié au sein d'un monde spécifique.

Bien que cette construction soit différente par son programme et ses objectifs des autres logements présentés dans cet énoncé, nous avons jugé, que les solutions présentées et le concept mis en avant, pouvaient apporter des idées nouvelles sur le traitement des seuils au sein d'un bâtiment.

La versatilité est un facteur important du projet et se répercute même au niveau de la structure du bâtiment. Le complexe est effectivement pensé pour maintenir un ordre qui soit capable d'absorber des éléments futurs et des innovations sans que la forme initiale du bâtiment en soit pour autant modifiée. Les programmes sont donc incorporés dans un ordre de construction commun.

La structure mise en place est une association de colonnes, de poutres et de planchers qui forment ensemble un module fixe. Appliqué de manière cohérente, ce module permet une grande liberté dans l'utilisation de l'espace. Ce système de construction a été réfléchi à l'avance pour un grand nombre de possibilités et permet par la suite de créer des espaces très différents pour les habitants. En effet, des lieux de détente avec des canapés tout comme des espaces de rencontre où se tiennent les expositions, les représentations théâtrales, sont par exemple mis en place et offrent aux habitants la possibilité de moduler leur environnement.

La structure peut également être considérée comme incomplète pour un autre aspect. En effet, cette apparence incolore et grise qui unifie les matériaux donne un ton neutre à l'ensemble. Pour l'architecte, cette stratégie doit inciter les



Fig.38 «Coursive intérieure et appropriation»

résidents à façonner leur environnement. C'est donc avec un certain investissement que les utilisateurs peuvent véritablement s'approprier le lieu.

Cette appropriation, nous la retrouvons particulièrement au niveau coursives intérieures. Ces espaces ont une configuration spécifique. Ils offrent des lieux de détente et de partage entre les voisins. En effet, un espace protégé, un seuil entre les appartements a été particulièrement travaillé comme une sorte d'antichambre qui suscite des relations sociales spontanées. Ce lieu est particulièrement apprécié des habitants où l'on peut observer toutes sortes d'appropriation personnelle. Là où certains y placent des fleurs, d'autres préfèrent mettre en place des chaises et une table et créer une atmosphère de convivialité avec le voisin. De cette manière, les habitants s'approprient l'espace en créant une atmosphère à laquelle ils s'identifient.

Au sujet de l'identification, il s'agit sûrement de l'élément qui a été le plus approfondi par l'architecte. Puisque les habitants ne pouvaient pas forcément sortir seul et aller en ville, l'intention était d'amener la ville à l'habitant. Alors que la vie d'un « patient » est en grande partie contrôlée par des installations médicales et sanitaires, la volonté était ici de ne pas les mettre en avant et d'offrir un cadre de vie similaire

à la ville. Il fallait que les « *patients* » aient leur café, leur laverie, ainsi que d'autres salles de réunion et de conférence leur donnant le sentiment d'appartenir ou de s'identifier à cette « *ville* ». C'est ainsi que la grande salle polyvalente que l'on retrouve dans le bâtiment central est appelée « *la place du village* » vers laquelle convergent les couloirs conçus comme des rues. D'une certaine manière, il s'agit d'une reprise de l'analogie albertienne suivant laquelle « *la maison est une petite ville et que la ville est une grande maison* ».



Fig.39 «Seuil entre appartements»

Fig.40 «Espaces collectifs»

Logements sociaux SAAL, Alvaro Siza

Le projet de Alvaro Siza à Bouça, exécuté en deux phases, est d'une importance primordiale dans l'histoire des logements collectifs.

Suite à la révolution de 1974 au Portugal, une organisation dénommée SAAL (*Servicio de Apoio Ambulatorio Local*) a été créée par le gouvernement afin d'encourager la participation des habitants dans la construction de leur propre habitation. Plusieurs initiatives avaient été convoitées, dont le projet de Bouça.

Le projet, qui devait proposer 128 logements, se situe dans un ancien quartier industriel compris entre l'un des principaux axes routiers, Rua da Boavista, et le chemin de fer.

Le projet est caractérisé par la superposition de deux duplex répétés le long de quatre barres parallèles de longueurs différentes.

La disposition des blocs permet une relation visuelle avec la ville historique, comme dans le cas de Malagueira que nous allons voir par la suite, et donne un sentiment d'appartenance aux habitants.

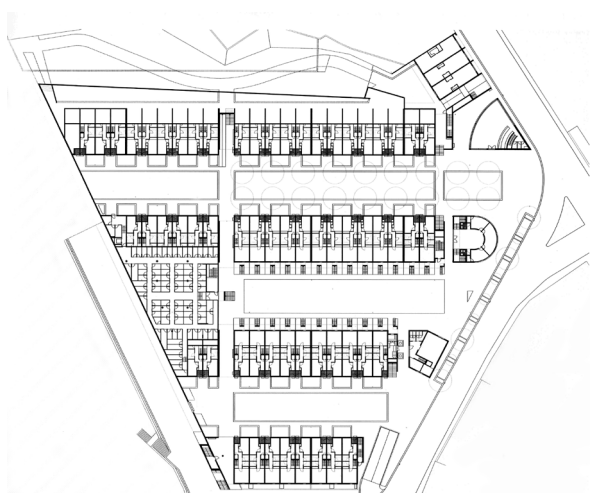


Fig.41 «Plan de site Logements sociaux SAAL»

L'accès aux maisonnettes du rez-de-chaussée se fait soit par l'entrée donnant sur cour, soit par un escalier individuel qui mène au deuxième étage, alors que l'accès aux duplex supérieurs se fait à l'aide d'une galerie commune desservie par un escalier.

Les escaliers individuels donnent une identité au projet et une singularité aux différents duplex, et jouent un rôle d'intermédiaire entre la sphère publique et privée.

La galerie prend à son tour la fonction de seuil qui sépare la cour des appartements et permet de maintenir une sorte d'intimité. La sphère privée garde, en effet, son importance au sein du projet et c'est bien pour cette raison que les balcons et les loggias ont été placés légèrement en retrait par rapport aux intentions de base. Néanmoins, la volonté d'une vie communautaire est tout de même valorisée par les nombreux interstices qui caractérisent le projet.

Le projet de Bouça montre à la fois son sentiment d'unité, garantie entre autres par l'utilisation homogène des matériaux (maçonnerie et verre), et son sentiment d'individualité par le retrait des espaces.

Entre chaque bloc se trouvent des espaces collectifs aménagés de manière très simple afin d'en permettre une versatilité d'usage, un sentiment d'appartenance et d'appropriation individuelle et collective. C'est là que les fêtes de quartier se déroulent ou que les enfants jouent.



Fig. 42 «Seuil»



Fig. 43-44 «Appropriation et Identification»



Fig.45 «Espace collectif extérieur»

Les quatre barres se terminent au sud par un mur et au nord par des éléments triangulaires et semi-circulaires. Ces derniers non seulement accueillent des programmes publics tels un café, une salle de conférence et une garderie pour les enfants mais ils articulent aussi l'espace extérieur en lui conférant une relation dynamique avec le contexte.

De son côté, le mur fait office d'écran contre les nuisances sonores du métro, d'accès pour les appartements en hauteur et devient l'élément unificateur des trois cours extérieures.

De la même hauteur que les habitations, le mur est non seulement une extension des blocs mais aussi l'élément qui crée une unité pour l'ensemble du système.

Le mur, perforé pour permettre une connexion avec l'arrêt du métro, est accessible à l'aide d'un escalier menant à une sorte de terrasse. Celle-ci prend une allure presque scénographique et devient objet d'appropriation de la part des habitants et des passants.

Outres ces espaces collectifs, il y a plusieurs espaces interstitiels, comme des passages, des percées diagonales,

des escaliers, des jonctions entre la répétition des barres qui permettent non seulement une interaction entre voisins mais offrent aussi une spatialité qui casse la monotonie de la répétition.

En effet, dans son unité, le projet de Bouça offre une individualité singulière à chaque maisonnette. Chaque habitant a pu s'approprier l'espace à travers l'utilisation de végétation ou la disposition de chaises et de petits objets.

Le caractère des logements sociaux est amplifié grâce à l'utilisation de couleurs, tel que le rouge repris par Bruno Taut, qui donne une identité supplémentaire au projet.

Le projet de Siza nous montre donc bien comment marier l'individuel et le collectif, l'extérieur et l'intérieur, le singulier et l'unité, grâce au travail subtil des différents seuils présents dans le projet qui respectent le désir de privacité des habitants tout comme la volonté d'une vie communautaire.



Fig.46 «Gallerie et connexion avec le métro»



Fig.47 «Escaliers et percées visuelles»

Le Seuil



Fig.48 «Continuité visuelle»



Fig.49 «Relation avec les équipements publics »



Fig.50 «Espace collectif et unité»

Kraftwerk II, Adrian Streich

KraftWerk II est un complexe de coopérative d'habitants situé à Zurich. Il a été réalisé par l'architecte Adrian Streich en 2011 afin d'établir un logement intergénérationnel.

Un des éléments significatifs du projet est l'introduction d'une nouvelle terrasse commune sur les sept étages et un enchevêtrement de logements de petite taille ou de colocations au sein des anciens bâtiments. Abritant des « clusters » et des bureaux, les bâtiments unissent plusieurs fonctions.

Proche d'un arrêt de bus, de terrains de sport et entouré de nature, le site offre aux individus une proximité à la ville tout en étant dans une zone de bois et de champs.



Fig.51 «Vue extérieure Kraftwerk II»

A l'intérieur du bâtiment, une stratégie a été mise en place pour encourager n'importe quel habitant à profiter de l'esprit communautaire. Ainsi, il y a plusieurs types d'appartements permettant différents modes de vie, allant de la petite à la grande famille, de couples à des parents célibataires. En effet, des unités de deux pièces et demi jusqu'à à onze pièces sont mises à disposition des locataires.

Finalement, une attention est portée aux espaces intermédiaires à l'image de la place où, « *le changement de*

matérialité au sol indique le passage d'un endroit public de la rue à semi-public appartenant à la place. »²⁷ La place est un premier lieu de rencontre pour les habitants qui s'approprient et s'identifient volontiers à cet espace.

Ce travail ne s'arrête pas là puisque, à l'intérieur, beaucoup d'éléments sont pensés pour privilégier le « vivre ensemble ».

De plus, les escaliers représentent l'un des éléments forts du projet et témoignent de la volonté d'offrir aux habitants une certaine polyvalence. Les deux cages d'escaliers permettent aux habitants de rentrer chez eux soit par un espace collectif soit privé. En effet, l'escalier qui mène aux coursives est un espace de partage sur lequel se démarquent les fenêtres des espaces communs. En revanche, l'escalier au centre du bâtiment dessert tous les appartements tout en permettant une entrée plus discrète. Là où d'autres constructions forcent la rencontre, la solution proposée ici, laisse le choix aux individus de se mélanger à la communauté ou de se retirer discrètement.

Le passage donnant accès au bâtiment joue un rôle similaire. En effet, il permet l'accès direct à l'immeuble sans qu'il soit forcément nécessaire de passer par la place collective.



Fig.52 «Escaliers extérieurs»

Fig.53 «Relation intérieur-extérieur»

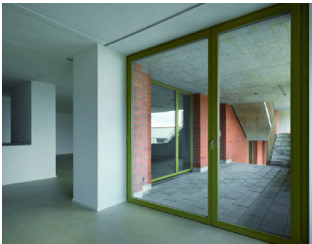


Fig.54 «Cage escaliers intérieurs»

Ensuite, les pièces communes offrent des espaces modulables qui donnent une réponse appropriée aux changements intervenant au sein du bâtiment. Ces pièces à usages multiples peuvent être aménagées pour répondre à divers besoins. La flexibilité d'utilisation ne doit pas seulement être assurée par la taille et les proportions d'une pièce, mais également par la disposition judicieuse des ouvertures de portes et de fenêtres. C'est ainsi que dans cet espace commun s'organisent diverses activités pour tout l'immeuble. En effet, les habitants s'y retrouvent pour des soirées cinéma tout comme les enfants peuvent s'y retrouver pour jouer ensemble.



Fig.55 «Espace collectif»

Finalement, ce sont les coursives qui offrent aux habitants une certaine versatilité. En effet, ces dernières s'avèrent être en même temps un espace de partage et un lieu de distribution pour les différents appartements.

Pour donner aux habitants un sentiment d'appartenance à un lieu ou un espace, il faut leur laisser une marge de manœuvre leur permettant de se l'approprier et de s'y identifier.

Au sein du bâtiment, cette identification se repère aisément. En effet, lorsqu'on le visite, on peut observer les photographies des habitants sur les portes des appartements. Bien que cette attention semble dérisoire, elle prouve l'attachement de ces derniers à leur logement.

Un autre aspect qui donne une identité propre à l'édifice est l'atmosphère, l'esprit de la maison qui y règne. Lorsque l'on

s'approche, de la musique est audible dans tous les espaces et semblent être approuvée ou en tout cas tolérée par tous. Contrairement à d'autres projets où des barrières personnalisées et des haies sont mises en place pour limiter les regards, ici on assume les ouvertures car on appartient à une communauté. On accepte de donner l'image la plus vraie possible au voisin. On s'identifie aux autres.

Tout l'ensemble du bâtiment et son espace extérieur sont appropriés par les habitants. Des bancs et des chaises sont laissés sur la place et permettent de créer des espaces collectifs où la vie prend place. À l'intérieur du bâtiment on retrouve également un degré élevé d'appropriation dans les espaces communs. La salle commune est par exemple aménagée avec des canapés et un baby-foot. Dans tout l'immeuble, on peut aussi retrouver des tables, des plantes, des jeux qui témoignent de la richesse et de l'investissement des lieux. Les gens occupent les espaces à leur manière, même les fenêtres sont personnalisées. Là où certains préfèrent mettre des rideaux pour préserver leur intimité, d'autres les laissent sans la moindre protection.

Le Seuil



Fig.56 «Terraces extérieures»
Fig.57 «Palier et seuil extérieur»

Seuil à l'échelle du logis

« L'habitat est une création délibérée par l'habitant d'un rapport dynamique d'appropriation de son espace propre. Cette appropriation est ainsi une expression individuelle. Elle relève de l'affirmation identitaire de l'habitant. En ce sens, l'habitat est le projet d'engager l'espace habité dans la construction de soi. »²⁸

Si habitat et appropriation sont dans une relation d'interdépendance cela signifie que l'habitat ne se réfère pas seulement à ce qui est compris à l'intérieur des murs et à son aménagement mais aussi à l'intériorité de l'individu qui y habite, à sa sphère domestique et familiale, à son intimité.

Cette notion d'intimité nous intéresse particulièrement car elle a eu des acceptions différentes au cours de l'histoire.

Il s'agit d'une construction sociale qui a redéfini la distinction entre privé et public. En effet, jusqu'à l'époque moderne, il y avait une sorte de confusion entre ces deux sphères. La notion de privé avait une acception plutôt négative (*du latin = privare, privé quelqu'un de quelque chose*) contrairement à la notion de public qui renvoyait au luxe, aux affaires publiques et au bien-être de la communauté. Il était donc plus judicieux et appréciable de se projeter dans une vie en communauté.

« Sous prétexte d'entrer dans la modernité, on a voulu organiser l'habitat comme une simple fonction auxiliaire de l'homo Urbanus; celui-ci a été alors dessaisi de toute liberté d'action sur son espace: on lui procure désormais un logis, pensé par des spécialistes pour un urbain censé être un homme universel (le logement minimum étant l'archétype de cette réduction), »²⁹ et de nouveaux idéaux ont surgi : retrait personnel, sociabilité sélective et intimité domestique et familiale.

Néanmoins, jours cette distinction entre privé et public retrouve de nos son statut d'ambiguïté suite à la montée en puissance de la technologie et des médias : *« la maison devient l'endroit de passions contradictoires, elle apparaît d'un côté comme la forteresse de l'« intimité » (la notion*

anglaise de « *privacy* », ou celle de « *Gemütlichkeit* » en allemand), alors que, de l'autre, elle se présente comme un microcosme quadrillé de frontières mobiles. Dans les espaces domestiques, le public et le privé s'affrontent. (...) La ligne de démarcation entre les sphères publiques et privées forme un champ de bataille actif, se modifiant et se réajustant constamment à mesure que les normes de la société changent et évoluent. »³⁰

L'habitation en tant que telle assume la notion de seuil dans son ensemble et il revient à chaque individu de poser ses propres limites qui distinguent le privé du public, l'individualité de la collectivité, l'intérieur de l'extérieur.

Le logis vient donc s'ajuster aux conditions humaines et à ses besoins.

De nouvelles formes d'habitat ont été étudiées afin de s'adapter à une société en constante évolution, caractérisée par l'apparition de familles monoparentale, recomposées, avec le télétravail et une mobilité exponentielle.

L'habitat est aussi « *un territoire dans lequel se construit le sentiment d'identité. Par là même, l'espace du logement est aussi un lieu où l'on peut affirmer sa différence avec autrui.* »³¹, connaître un sentiment d'appartenance tout en ayant une identité individuelle.

Casa Patriziale, Luigi Snozzi et Livio Vacchini

Afin de poursuivre nos recherches sur le seuil, nous avons décidé d'analyser le projet exécuté par Luigi Snozzi et Livio Vacchini en 1968, la Casa patriziale à Carasso, ensemble de douze appartements comprenant aussi une salle commune pour 300 personnes. Si nous commençons par cet exemple, c'est bien pour le fait qu'ici la notion de seuil à l'échelle de l'habitation est poussée à l'extrême.

En effet, cette époque souligne les premières tentatives d'adapter le logement à une société en constante évolution. Nous pourrions dire que dans ce projet la séparation entre intimité personnelle et espaces de vie commune devient ambiguë.

Luigi Snozzi et Livio Vacchini décident de supprimer la plupart des clôtures fixes au sein des appartements et, à partir d'une grille modulaire de 95 cm, d'y installer des cloisons métalliques non portantes et amovibles afin de permettre une flexibilité quasi-totale de ses usages.

Cette démarche offrait à la fois une continuité spatiale et des pièces qui pouvaient être plus ou moins nombreuses et de taille variée.

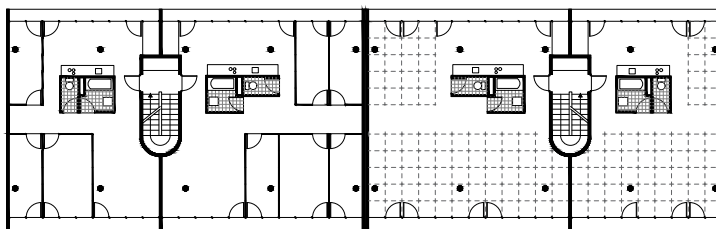


Fig.58 «Plan appartement type»

Il y a dès lors une volonté d'offrir la mise en place d'une forte appropriation de l'espace habitable par les multiples configurations possibles et le sentiment d'une identité individuelle qui aurait pu être d'autant plus présente dès le moment où chaque appartement pouvait être personnalisé selon les coutumes et les besoins des habitants.

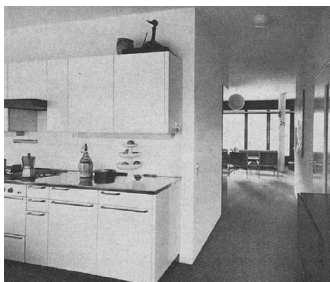


Fig. 59 «Noyau technique»

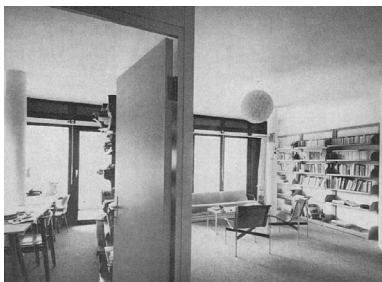


Fig. 60 «Intérieur et panneaux modulables»

Néanmoins, bien que la Casa Patriziale ait été un projet précurseur en ce qui concerne les appartements flexibles en Suisse, il n'a pas eu l'écho souhaité par ses habitants.

En effet, tous les appartements ont maintenu la configuration proposée initialement par les architectes sans venir modifier la composition du plan.

Ceci a été en partie dû à la difficulté de la mise en place des parois mobiles qui nécessitait l'aide d'un spécialiste et n'était donc pas maîtrisable.

De plus, il est possible qu'en donnant un degré de liberté si important, l'appropriation personnelle soit devenue trop difficile à entamer. Comme le démontre Barry Schwartz dans la *théorie des choix*, la multitude de choix ne crée pas un sentiment de liberté comme nous pourrions l'imaginer, mais plutôt un blocage psychique qui nous empêche de prendre une décision.

Nous l'avons vu auparavant lorsque nous avons parlé d'appropriation, la notion d'usage autonome prévoit une autonomie qui ne doit être ni complètement absente ni complètement présente, ce qui n'est visiblement pas le cas dans cet exemple.

D'autre part, l'absence d'espaces interstitiels entre les différents appartements (exclues, es cages d'escaliers) enferme chacun d'entre eux sur lui-même, supprimant les interactions avec le voisinage. Or comme nous l'avons vu, l'identification personnelle et l'appropriation se font en partie en relation avec autrui. Si cette relation n'existe pas ou peu, il est d'autant plus difficile d'avoir un sentiment d'appartenance.

Le Seuil

Il est aussi possible que la société de cette époque n'ait pas été prête pour un changement si radical, où les fonctions prévues pour les différentes entités des appartements étaient abandonnées.

Quinta da Malagueira, Alvaro Siza

En 1977, Alvaro Siza avait été mandaté pour un projet de logements sociaux dans le quartier de Malagueira, dans la ville de Evora. Le site devait accueillir 1200 habitations et le projet devait naître d'une collaboration entre l'architecte, les autorités municipales et politiques et les futurs habitants du quartier.



Fig.61 «Vue rue Malagueira»

« Alors que les premiers projets du plan de développement de Malagueira prévoyaient de continuer la construction d'immeubles collectifs programmés avant la Revolution, Malagueira pousse aux limites la typologie de la maison individuelle en voulant donner sur une même petite parcelle le plus d'individualité possible »³².

Le projet de Siza avait été maintes fois critiqué car il était considéré trop strict et tyrannique dans son approche et dans la composition du plan.

En réponse à ces nombreuses critiques venant tant d'architectes que de politiciens, Siza avait commenté : *« My goal was to create very precise limits to spontaneous intervention, knowing right from the start that this strictness does not have to translate into practice, because there is an anxiety to be different, which conquers all, but if it does not have a solid framework, it leads to the chaos that we experience in so many parts of the country ».*³³

On y voit ici la première projection de l'appropriation vue par Siza.

En effet, si l'on analyse la situation actuelle avec 30 ans de recul, nous percevons ce que Nelson Mota dénomme une « *subversion* ». Pendant ces trente dernières années, il y a eu une vraie appropriation du quartier de la part des habitants de Malagueira. Certaines habitations ont changé non seulement volumétriquement mais aussi esthétiquement.

« *It's true that all this goes far beyond the control of the design. Yet none of it is chaotic or irrational since our aim was to build a structure open to transformations, but that is able to maintain its identity nonetheless* »³⁴

Selon Siza, un espace urbain riche, dans lequel les habitants peuvent se sentir à l'aise et s'identifier, doit découler d'une diversité d'un petit nombre de typologies et de leurs relations aux espaces ouverts.

En étudiant les typologies locales, Siza donne sa propre interprétation de la relation entre privé et public, tant à l'échelle de la maison qu'à celle du quartier.

Les projets proposaient deux plans types, la typologie A avec un patio sur le devant de la maison et la typologie B avec le patio à l'arrière.



Fig.62 «Patio donnant sur la rue»



Fig.63 «Appropriation des façades»

Le projet avait été conçu pour qu'il puisse se développer et se modifier en fonction des besoins des familles. Initialement, sur un étage comprenant le salon et la cuisine, les habitants pouvaient ajouter autant de chambres souhaitées en fonction de leurs nécessités.

Les maisons avec les patios sur l'avant ont connu le plus grand succès car ils servent d'intercalaire entre public et privé, permettant les interactions du voisinage. De plus, le fait de pouvoir choisir la hauteur du mur du patio offre une variété d'usage de ce dernier. Il peut être à la fois utilisé comme un jardin ou une cour dans le cas où le mur est gardé bas, ou à l'inverse peut être utilisé comme une pièce de la maison à ciel ouvert, un espace intime qui devient une extension du logement vers l'extérieur. Donc, si en plan nous avons une lecture égale des deux options, en réalité l'usage et son appropriation y sont différents.

Bien que parcimonieux, des matériaux tels que le marbre ont été utilisés par Siza afin de permettre aux habitants de Malagueira une nouvelle identification face à leur statut social. En effet, venant pour la plupart de la classe ouvrière, les gens pouvaient désormais se sentir davantage intégrés et reconnus socialement, ce qui favorisait la cohésion.

L'articulation des maisons avec la topographie et le contexte permet d'avoir une variété visuelle. Elles apparaissent à la fois toutes identiques et toutes différentes, ce qui permet



Fig.64 «Versatilité des maisons»



Fig.65 «Détail escalier en marbre»



Fig.66 «Détail d'une façade»

d'avoir d'un côté une identité collective de quartier et de l'autre une identité individuelle.

Enrico Molteni pense que « *the street limit is defined by the blocks continuous wall, which expresses the deep desire for collective identity, alongside with the repetitiveness of each dwelling's common element the patio, which represents the space for each family's life* ». ³⁵

Il est aussi très intéressant de voir la relation qu'il y a entre les habitations et la rue.

Celle-ci n'est pas vue comme un lieu de passage motorisé mais plutôt comme une cour, un espace collectif sur lequel viennent se dessiner les ouvertures des habitations. Les habitants et, en particulier les enfants, viennent s'approprier ces ruelles qui deviennent le lieu d'interactions sociales, où les gens discutent et les enfants jouent. De nouveau, nous pouvons y constater une sorte d'extension du seuil, ou la sphère privée se fond dans l'espace public.

De plus, il est intéressant de voir comment les façades ont été utilisées pour créer une atmosphère de quartier, une identité collective et une diversité visuelle.

Les cadres des fenêtres, des portes et le bas du mur ont été peints par les habitants selon les couleurs traditionnelles afin d'y retrouver les caractéristiques d'une architecture ré-

gionale.

La beauté de ce projet est de voir comment, tout en ayant instauré des règles fixes et strictes, une diversité s'est propagée au fil des années et une appropriation propre à chaque habitant du lieu leur a permis d'adapter leur relation à l'architecture et à l'environnement selon leurs propres façons de vivre.

Frame(s), Dogma

Pier Vittorio Aureli et Martino Tattara, lors de la participation au concours qui demandait 44 logements collectifs à Westerlo, ont davantage continué à se questionner sur ce que la fonction moderne du logement collectif représente aujourd'hui.

En particulier, ils considèrent ce projet comme étant le résumé d'une recherche qui concerne les logements vus depuis leur intérieur. En effet, la pièce peut être considérée comme étant la seule unité de base. Ils opèrent donc un changement d'échelle.

Ayant un plan en L, toutes les maisons sont identiques l'une à l'autre au niveau des façades.

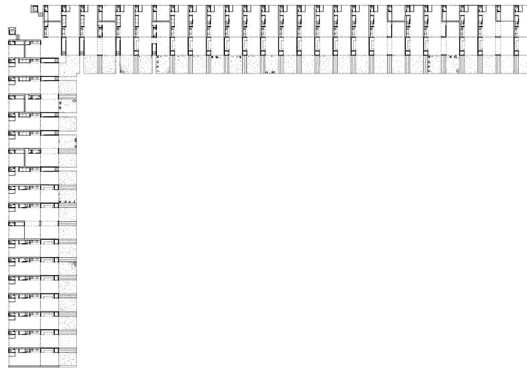


Fig.67 «Proposition de plan pour Westerlo»

Ce qui est intéressant dans ce projet est l'esprit communautaire qu'ils cherchent à réinstaurer au sein du logement collectif et le pouvoir d'appropriation individuelle.

Pour ce qui est du plan de chaque appartement, on y voit un seul élément architectural qui guide l'ensemble du projet : le mur.

Composé de béton et de briques, ce mur épais contient l'ensemble des équipements et des infrastructures de chaque entité afin de libérer l'espace et de pouvoir le moduler en fonction des besoins des habitants.

Selon les deux architectes, les logements collectifs sont actuellement en train de perdre le zonage et deviennent en quelque sorte des no-loft dans lequel les espaces sont guidés par les nécessités.

La simplicité des éléments et la rigidité du mur permet une versatilité au niveau des usages et une personnalisation plus importante de l'espace habité.

Au rez-de-chaussée l'espace peut être utilisés comme salon, atelier, cuisine ou espace de travail selon les besoins des utilisateurs. À l'étage, il y a la possibilité d'aménager plusieurs chambres qui restent tout de même de libre usage. L'idée est donc d'éliminer tous les espaces résiduels, comme les couloirs, pour permettre une meilleure maîtrise et appropriation de l'espace, bien que la composition du plan permette tout de même une éventuelle extension des appartements ou la formation de plus petites pièces.

Pour Aureli, cette flexibilité ne doit pas être vue comme une excuse afin de trouver trop de combinaisons possibles mais plutôt de pouvoir questionner la typologie actuelle des logements.

La composition du plan confond donc la différence entre public et privé, mais c'est ainsi que les habitants peuvent choisir où introduire la limite pour créer leur propre intimité. La question qui se pose est de comprendre si le degré de liberté au niveau de l'appropriation n'est pas trop élevé car cela causerait, comme dans l'exemple de Snozzi et Vacchini, l'effet inverse, une sorte de désappropriation.

À ce propos, Pier Vittorio Aureli, lors d'une conférence à la AA School de Londres répond ainsi : *" I believe that a wall is a wall and it can't be anything different by itself. Perhaps our answer of appropriation is exactly by establishing these limits and the more is legible and trace its arbitrary nature the more actually allow inhabitants to do something about it. Sometimes participation really imply a blur condition in which limits, thresholds that constantly engender urban space, are basically legible and mystified through these kinds of images of participation and improvisation. But I would argue that of course we had used this very simple*

form exactly to rediscover forms of reaction and appropriation by its inhabitants. That's the more important aspect of the city. But we believe that that can only be an act by an architecture that sometimes has the guts to be itself. To be what is actually meant to be, a wall. To live within walls is the most unnatural way of living. For us a wall is not a natural thing, a natural condition. It's something that is constantly artificially constructed and we want to make it clear."³⁶

Il en va de même pour ce qui concerne les espaces verts devant les logements. Le fait de poser des limites claires au niveau des vérandas ou des jardins potagers, qui se trouvent entre les logements et le grand espace collectif où se passent les activités du voisinage, n'est pas sensé freiner les habitants ou les enfermer mais, au contraire, les inciter à transgresser ces limites et à faire en sorte qu'ils se les approprient.

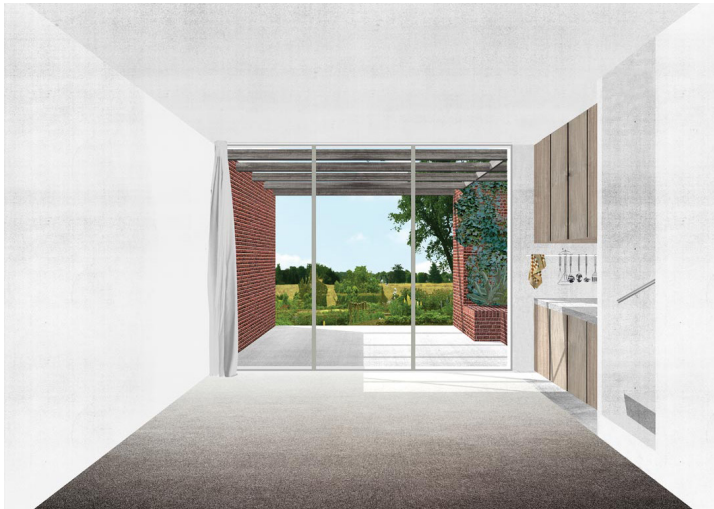


Fig.68 «Collage intérieur espaces de vie»

Notes

III/Le seuil

¹ Michaël Alder, « *Typologies* », *Faces*, n° 28, été 1993, p. 5

² « Richard Sennett - *Boundaries and Borders* »

³ Fischer, Gustave-Nicolas. *Psychologie sociale de l'environnement*. Dunod, 2011

⁴ Roderick J. Lawrence, et Gilles Barbey. *Repenser l'habitat: donner un sens au logement : making sense of housing = Rethinking habitats*. infolio, 2014.

⁵ Mebirouk, Hayet, et al. « *Appropriations de l'espace public dans les ensembles de logements collectifs, forme d'adaptabilité ou contournement de normes ?*. *Cas des ZHUN d'Annaba (Nord-Est algérien)* ». *Norois. Environnement, aménagement, société*, no 195, juin 2005, p. 59 77. [journals.openedition.org, doi:10.4000/norois.513](https://journals.openedition.org/norois/513).

⁶ Ripoll, Fabrice, et Vincent Veschambre. « Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique ». *Noréis. Environnement, aménagement, société*, no 195, juin 2005, p. 7 15.

⁷ *ibidem*

⁸ Fischer, Gustave-Nicolas. *Psychologie sociale de l'environnement*. Dunod, 2011

⁹ Lynch, Kevin. *Voir et planifier: l'aménagement qualitatif de l'espace*. Dunod, 1982.

¹⁰ Castra, Michel. « Identité ». *Sociologie*, septembre 2012. *journals.openedition.org*, <http://journals.openedition.org/sociologie/1593>.

¹¹ Fischer, Gustave-Nicolas. *Psychologie sociale de l'environnement*. Dunod, 2011

¹² Herman Hertzberger, « Montessori Primary School in Delft, Holland », in *Harvard Educational Review* 39 :4 (1969) :66, dans Plummer, Henry. *The Experience of Architecture*. Thames & Hudson, 2016

¹³ Mebirouk, Hayet, et al. « Appropriations de l'espace public dans les ensembles de logements collectifs, forme d'adaptabilité ou contournement de normes ? . Cas des ZHUN d'Annaba (Nord-Est algérien) ». *Noréis. Environnement, aménagement, société*, no 195, juin 2005, p. 59 77. *journals.openedition.org*, doi:10.4000/noréis.513.

¹⁴ *ibidem*

¹⁵ Morval, Jean. *Introduction à la psychologie de l'environnement*. Vol. 99, Mardaga, 1981.

¹⁶ Haumont, Bernard, et al. *La société des voisins : Partager un habitat collectif*. Maison des Sciences de l'Homme, 2005.

¹⁷ Withagen, Rob, et Simone R. Caljouw. « Aldo van Eyck's Playgrounds: Aesthetics, Affordances, and Creativity ». *Frontiers in Psychology*, vol. 8, juillet 2017. *PubMed Central*, doi:10.3389/fpsyg.2017.01130.

¹⁸ Cogato Lanza, Elena, et al. *De la différence urbaine: le quartier des Grottes*, Genève. MetisPresses, 2013.

¹⁹ *ibidem*

²⁰ Fischer, Gustave-Nicolas. *Psychologie sociale de l'environnement*.

Dunod, 2011, <https://www.cairn.info/psychologie-sociale-de-l-environnement--9782100566525.htm>. Cairn.info.

²¹ Eleb, Monique, et Anne-Marie Châtelet. Urbanité, sociabilité et intimité des logements d'aujourd'hui. Edde l'Épure, 1997.

²² Morval, Jean. Introduction à la psychologie de l'environnement. Vol. 99, Mardaga, 1981.

²³ ibidem

²⁴ ibidem

²⁵ Bruno Marchand et Marielle Savoyat, Des maisons pas comme les autres: établissements médicaux vaudois : concours et réalisations (Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014)

²⁶ ibidem

²⁷ Adrian Streich, interview à la RTS

²⁸ Le Chez-soi- un texte de Perla Serfaty-Garzon.pdf.

²⁹ Roderick J. Lawrence, et Gilles Barbey. Repenser l'habitat: donner un sens au logement : making sense of housing = Rethinking habitats. infolio, 2014.

³⁰ Teyssot, Georges. Une topologie du quotidien. Presses polytechniques et universitaires romandes, 2016.

³¹ Fischer, Gustave-Nicolas. Psychologie sociale de l'environnement. Dunod, 2011,

³² « Une modernité partagée : Aalto, Siza et leurs habitants », in Maison individuelle, architecture, urbanité, L'Aube, 2005.

³³ Maudlin, Daniel, et Marcel Vellinga. Consuming Architecture: On the Occupation, Appropriation and Interpretation of Buildings. Routledge, 2014.

³⁴ ibidem

³⁵ ibidem

³⁶ Pier Vittorio Aureli, conférence AA School Londres, 07.03.2013

IV

Conclusion

Arrivés au terme de notre recherche, nous pouvons constater que les interactions sociales se font de manière naturelle lorsque les espaces interstitiels sont appropriables.

Néanmoins, nous avons vu que cette appropriation n'est pas toujours facile d'accès et que le seuil est une notion très fragile qui peut améliorer les conditions de vie et l'esprit communautaire tout comme les renverser.

En effet, bien que l'homme soit un « animal social » et que, sans relations interpersonnelles, il n'existe pas, il est d'une importance cruciale de trouver un équilibre entre son intimité et le monde extérieur. Comme nous l'avons vu dans l'exemple du Narkonfim, le cas contraire amènerait à un échec social et individuel.

Nous avons aussi constaté que trop d'interactions mènent à un retrait personnel et souvent, c'est en redonnant l'image de « quartier » échelle plus petite que celle des logements collectifs traditionnels que les relations et les appropriations ont été les plus fructueuses.

De nos jours, il est d'autant plus difficile de trouver des typologies adaptées et adaptables car les enjeux de la mixité sociale, culturelle et économique ne permettent plus de faire

des structures spécifiques pour des conditions génériques. Il est donc nécessaire de mettre en œuvre des stratégies qui permettent un degré de flexibilité assez élevé afin de satisfaire l'évolution et le changement de la société.

Partir d'un système rigide et fixe, définir des limites précises en laissant un certain degré de flexibilité est ce qui permet d'obtenir des fondations stables pour une adaptation et une participation des habitants.

Permettre une marge de manœuvre dans l'aménagement ou dans la composition des logements offre à la fois une meilleure appropriation et identification propre aux individus.

Si selon nous la participation des habitants n'est pas toujours indispensable, elle est tout de même fortement recommandée. Ainsi nous pensons que la collaboration entre habitants, architectes et sociologues peut favoriser et améliorer les aspects relatifs au « vivre ensemble » et mieux adapter le seuil entre privé et public à l'aide du dialogue.

Comme nous avons pu le constater dans la plupart des exemples traités, il s'agit souvent d'habitats coopératifs où les habitants peuvent participer davantage à la conception par le fait d'être propriétaires.

Néanmoins, le problème principal en Suisse est lié au fait que deux tiers de la population est locataire et sa participation n'est pas toujours, voire jamais, permise.

Cependant, ce n'est pas le manque de participation qui devrait être un obstacle dans la conception d'espaces interstitiels propices aux interactions humaines.

En effet, que ce soit à l'aide de couleurs, de matériaux, d'aperçus visuels, d'éléments appropriables, de relation avec le contexte, il est possible de créer un projet propice à une bonne réussite architecturale et sociale.

Il s'agit de traiter les trois échelles de manière équivalente et aucune d'elle ne doit être sous-estimée par rapport à l'autre. Par exemple, aujourd'hui les architectes, se concentrent de plus en plus sur les logements en tant que tel, sans forcément valoriser le contexte environnant et sans penser à créer des espaces propices aux interactions humaines.

Comme nous l'avons vu, bien qu'il soit souvent négligé ou

Conclusion

discrédité, le rapport à la ville a un énorme impact sur l'intégration, l'identification et le sentiment d'appartenance des habitants. Que ce soit dans le projet de Herman Hertzberger ou ceux de Siza à Bouça et Malagueira, les individus ne se sentent pas isolés du reste, mais partie intégrante d'un système social collectif.

Il est tout de même important de souligner qu'un projet architectural reste strictement lié à son contexte politico-social et économique. Bien que la plupart des exemples traités soient tirés d'un contexte particulier, nous trouvons le traitement du seuil aux différentes échelles réussi et à prendre comme exemple pour le développement de notre projet de master.

Bibliographie

Marco Vidotto, Alison Smithson, et Peter Smithson, *Alison & Peter Smithson: [works and projects]* (Barcelona: Gili, 1997).

Danilo Udovicki-Selb, Moisej Ja Ginzburg, et Ignatij F. Milinis, éd., *Nar-komfin: Moscow 1928-1930: Moisej J. Ginzburg, Ignatij F. Milinis*, The O'Neil Ford Monograph Series, vol. 6 (Tübingen: Ernst Wasmuth Verlag GmbH & Co, 2016).

Max Risselada et al., éd., *Alison and Peter Smithson: A Critical Anthology* (Barcelona: Ed. Polígrafa, 2011).

Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann, et Adriana Rabinovich, *Habitat en devenir enjeux territoriaux, politiques et sociaux du logement en Suisse* (Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009).

Bruno Marchand et Marielle Savoyat, *Des maisons pas comme les autres: établissements médicaux vaudois : concours et réalisations* (Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2014).
Jean-Baptiste André Godin et al., *Solutions sociales* (Guise: Éd. du Familistère, 2010).

Jean Baptiste André Godin, *La richesse au service du peuple: le Familistère de Guise* (Neuilly: Durier, 1979).

Moisej Ja Ginzburg, *Rhythm in Architecture* (London: Artifice, books on architecture, 2016).

Annette Becker et al., éd., *Bauen und Wohnen in Gemeinschaft: Ideen, Prozesse, Lösungen = Building and living in communities* (Basel: Birkhäuser, 2015).

AA School of Architecture. *Pier Vittorio Aureli - Projects*. YouTube, <https://www.youtube.com/watch?v=nWZv-Hr44H8>. Consulté le 4 janvier 2018.

Castanheira, Carlos, et Álvaro Siza. *Álvaro Siza: The Function of Beauty*. Phaidon, 2014.

Castra, Michel. « Identité ». *Sociologie*, septembre 2012. journals.openedition.org, <http://journals.openedition.org/sociologie/1593>.

Chermayeff, Serge, et Christopher Alexander. *Intimité et vie communautaire: vers un nouvel humanisme architectural*. Dunod, 1972.

Cogato Lanza, Elena, et al. *De la différence urbaine: le quartier des Grottes*, Genève. MetisPresses, 2013.

Costa, Marco. *Psicologia ambientale e architettonica: come l'ambiente e l'architettura influenzano la mente e il comportamento*. Nuova edizione aggiornata, Franco Angeli, 2013.

Eleb, Monique, et Anne-Marie Châtelet. *Urbanité, sociabilité et intimité des logements d'aujourd'hui*. Edde l'Épure, 1997.

Eyck, Aldo van, et al. *The Child, the City and the Artist: An Essay on Architecture : The in-between Realm*. SUN, 2008.

Fijalkow, Yankel. *Sociologie du logement*. Nouvelle édition, vol. 585, La Découverte, 2016.

Fischer, Gustave-Nicolas. *Psychologie sociale de l'environnement*. Dunod, 2011

Fleck, Brigitte, et Álvaro Siza. *Bouça Residents Association Housing: Porto 1972-77, 2005-06 : Álvaro Siza*. Vol. 1, Wasmuth, 2008.

Frampton, Kenneth, et Álvaro Siza. *Álvaro Siza: tutte le opere*. [Prima edizione paperback], Electa, 2005.

Haumont, Bernard, et al. *La société des voisins : Partager un habitat collectif*. Maison des Sciences de l'Homme, 2005.

Le Chez-soi- un texte de Perla Serfaty-Garzon.pdf. <http://www.cms-habiter.eu/SMS/Seminaire%201/Themes%20proposes/In-time%20et%20partage/Recherches/Le%20Chez-soi-%20un%20texte%20de%20Perla%20Serfaty-Garzon.PDF>.

Lefavre, Liane, et al. *Aldo van Eyck: Humanist Rebel : Inbetweening in a Postwar World*. 010 Publishers, 1999.

Luque, Fidel Molina. « *Entre l'identité et l'identification : un problème complexe de la recherche sociologique dans le domaine de l'interculturalité* ». Sociétés, vol. no 76, no 2, 2002, p. 59-70. Cairn.info, doi:10.3917/soc.076.0059.

Lynch, Kevin. *Voir et planifier: l'aménagement qualitatif de l'espace*. Dunod, 1982.

Maudlin, Daniel, et Marcel Vellinga. *Consuming Architecture: On the Occupation, Appropriation and Interpretation of Buildings*. Routledge, 2014.

McCarter, Robert, et Herman Hertzberger. *Herman Hertzberger*. nai010 Publishers, 2015.

Mebirouk, Hayet, et al. « *Appropriations de l'espace public dans les ensembles de logements collectifs, forme d'adaptabilité ou contournement de normes ?*. Cas des ZHUN d'Annaba (Nord-Est algérien) ». Norois. Environnement, aménagement, société, no 195, juin 2005, p. 59-77. journals.openedition.org, doi:10.4000/noroi.513.

Morval, Jean. *Introduction à la psychologie de l'environnement*. Vol. 99, Mardaga, 1981.

Nour, Soraya. « *L'intégration par reconnaissance de l'identité : l'héritage freudien* ». *Reconnaissance, identité et intégration sociale*, édité par Christian Lazzeri, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2012, p. 193-213.

Plummer, Henry. *The Experience of Architecture*. Thames & Hudson, 2016.

rapport-jury-ecoquartier-jonction-amngt-public-2012-dca-ville-geneve.pdf. http://www.ville-geneve.ch/fileadmin/public/Departement_2/Publications/rapport-jury-ecoquartier-jonction-amngt-public-2012-dca-ville-geneve.pdf. Consulté le 6 janvier 2018.

« Richard Sennett - *Boundaries and Borders* ». Scribd, <https://www.scribd.com/doc/132592149/Richard-Sennett-Boundaries-and-Borders>.

Ripoll, Fabrice, et Vincent Veschambre. « *Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique* ». *Norois. Environnement, aménagement, société*, no 195, juin 2005, p. 7-15.

Roderick J. Lawrence, et Gilles Barbey. *Repenser l'habitat: donner un sens au logement : making sense of housing = Rethinking habitats*. infolio, 2014.

Siza, Álvaro, et Kenneth Frampton. *Alvaro Siza - professione poetica = Alvaro Siza - poetic profession*. Vol. 6, Milano: Electa; London: Architectural Press, 1986.

Siza, Álvaro, et Fernando Guerra. *Álvaro Siza: Twenty Two Recent Projects*. Casa d'arquitectura, 2007.

Tapie, Guy. *Sociologie de l'habitat contemporain: vivre l'architecture*. Parenthèses, 2014.

Teyssot, Georges. *Une topologie du quotidien*. Presses polytechniques et universitaires romandes, 2016.

The Open City.pdf. <https://www.richardsennett.com/site/senn/UploadedResources/The%20Open%20City.pdf>.

« Typologies ». *Faces*, no 28 (1993:été), 1993.

« *Une modernité partagée : Aalto, Siza et leurs habitants* », in *Maison individuelle, architecture, urbanité*, L'Aube, 2005.

Withagen, Rob, et Simone R. Caljouw. « *Aldo van Eyck's Playgrounds: Aesthetics, Affordances, and Creativity* ». *Frontiers in Psychology*, vol. 8, juillet 2017. PubMed Central, doi:10.3389/fpsyg.2017.01130.

Sources des illustrations

Figure 1 : <http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/6d/Phalanstère.jpg>

Figure 2 : <http://clioweb.canalblog.com/archives/2015/08/07/32455072.html>

Figures 3-4 : <http://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.ch/2015/01/godin-architecture-unitaire.html>

Figures 5-7 : <http://www.sportculturemag.com/jean-baptiste-andre-godin-familistere-de-guise-fiere-de-patrimoine/>

Figure 8 : <https://www.pinterest.ch/pin/469992911096826113/>

Figure 9 : <http://socks-studio.com/2016/12/04/the-narkomfin-building-in-moscow-1928-29-a-built-experiment-on-everyday-life/>

Figure 10 : <http://arx.novosibdom.ru/node/2404>

Figures 11-15 : <http://socks-studio.com/2016/12/04/the-narkomfin-building-in-moscow-1928-29-a-built-experiment-on-everyday-life/>

Figure 16 : <https://sovmodernism.livejournal.com/3406.html>

Figure 17 : <https://architectsforsocialhousing.wordpress.com/2017/12/04/armed-love-capitalism-anarchism-and-the-russian-revolution/#jp-carousel-35581>

Figure 18 : <https://www.pinterest.ch/pin/501588477230470684/>

Figure 19 : <https://www.curbed.com/2015/6/11/9950996/end-nigh-for-smithsons-brutalist-robin-hood-gardens>

Figure 20 : Image by Sandra Lousada, 1972 © The Smithson Family Collection

Figure 21: Ibidem

Figure 22 : «The School of Athens», Raffaello, *The experience of Architecture*, Henry Plummer, Thames & Hudson

Figures 23, 27 : Aldo van Eyck: *Humanist Rebel : Inbetweening in a Postwar World*, Lefaivre, Liane

Figure 24 : <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyg.2017.01130/full>

Figure 25 : <http://artbooks.yupnet.org/2015/01/16/sneak-peek-aldo-van-eyck/>

Figure 26 : <https://www.are.na/christopher-branson/aldo-van-eyck>

Figure 28 : <http://www.ecoquartierjonction.ch/projet/>

Figure 29 : Visualisation © Iacox chessex, <http://www.ecoquartierjonction.ch/projet/>

Figures 30-36 : *De la différence urbaine: le quartier des Grottes*, Genève. MetisPresses

Figures 37, 40 : Herman Hertzberger. nai010 Publishers

Figures 38-39 : <http://www.hiddenarchitecture.net/2016/06/de-drie-hoven.html>

Figures 41, 45, 49 : Álvaro Siza: *The Function of Beauty*. Phaidon

Figures 42-44, 46-48, 50 : Fleck, Brigitte, et Álvaro Siza. *Bouça Residents Association Housing: Porto*

Figures 51, 55, 57 : <http://www.michaelgloff.ch/2830569/kraftwerk-2>

Figures 52-53 : <http://ecola-award.eu/fr/project/su/wohn-berbauung-kraftwerk-2>

Figures 54, 56 : <http://arcdog.com/portfolio/kraftwerk-2-residential-development/>

Figure 58 : *Redessin par Jean Larivé*

Figures 59-60 : <https://www.e-periodica.ch/digbib/view?pid=wbw-002:1970:57::2065>

Figures 61-64, 66 : Irini Peraki

Figure 65 : Fleck, Brigitte, et Álvaro Siza. *Bouça Residents Association Housing: Porto*

Figures 67-68 : <http://www.dogma.name/slideshow.html>

Remerciements

Nous tenons à remercier nos Professeurs Vincent Kaufmann et Luca Ortelli pour leur suivi ainsi que leurs conseils. Notre reconnaissance va aussi à Alessandro Porotto qui s'est montré toujours très disponible.

Un grand merci à nos familles, notamment à nos mamans qui nous ont aidé dans la relecture et la correction.

Enfin, notre gratitude va à Manon et Irini pour leur soutien et leur présence.

